

OBSERVATOIRE DU MANAGEMENT  
ALTERNATIF  
ALTERNATIVE MANAGEMENT OBSERVATORY

CAHIER DE RECHERCHE

**Les monnaies complémentaires sont-elles des  
outils conviviaux ?**

Etude de l'Occitan à Pézenas (Hérault)



Olivier Torrente

Décembre 2010

Majeure Alternative Management – HEC Paris  
2009-2010

## **Les monnaies complémentaires sont-elles des outils conviviaux ? étude de l'Occitan à Pézenas (Hérault)**

*Ce cahier de recherche a été réalisé sous la forme initiale d'un mémoire de recherche dans le cadre de la Majeure Alternative Management, spécialité de troisième année du programme Grande Ecole d'HEC Paris. Il a été dirigé par Eve Chiapello, Professeur à HEC Paris, co-Responsable de la Majeure Alternative Management).*

**Résumé :** Les monnaies complémentaires, instruments d'échange parallèles aux monnaies officielles et couvrant une vaste série d'initiatives, se sont fortement développées ces dernières décennies. L'essor d'Internet et de monnaies virtuelles dans des jeux en ligne ont rendu ce phénomène qui existe depuis les débuts de l'histoire de la monnaie un peu plus familier. Toutefois, la grande majorité de ces initiatives ont un but social et non commercial : redynamiser une région, relocaliser l'économie, aider des populations qui souffrent du manque de moyens d'échange. Dans le contexte de la crise économique et financière, nous avons souhaité nous interroger sur ce phénomène, dont les partisans soutiennent qu'il peut devenir une solution systémique aux problèmes économiques actuels. L'argument central des théoriciens des monnaies complémentaires est la résilience que procure la diversité monétaire à l'économie. Nous nous sommes appuyés sur Ivan Illich, créateur des concepts de monopole radical et d'outil convivial, pour procéder à une analyse critique de ces monnaies. L'Occitan, monnaie locale lancée en 2010 à Pézenas, a été le centre de notre étude terrain.

**Mots-clés :** Monnaies complémentaires, Innovation, Occitan,

---

### **Complementary currencies: study of the Occitan in Pézenas**

*This research was originally presented as a research essay within the framework of the "Alternative Management" specialization of the third-year HEC Paris business school program. The essay has been supervised by Eve Chiapello, Teacher, co-Head of "Majeure Alternative Management").*

**Abstract :** Complementary currencies, exchange tools parallel to official currencies and covering a large domain of initiatives, have been growing for the last decades. The development of Internet and the virtual currencies in online video games have made more popular this phenomenon, which dates back to the origin of the history of money. Nevertheless, the vast majority of these initiatives have a social goal, not a commercial one: to revive a region, relocate the economy, help communities where medium of exchanges are scarce. In the context of the economic crisis, we wanted to think about this phenomenon, whose supporters assert that it is a systemic solution to the current economics woes. The central argument of these supporters is the resilience that provides complementary currencies to the economy. We have used the work of Ivan Illich, creator of the concepts of radical monopoly and « outil convivial » (conviviality tool), to make an analysis of these monies. The Occitan, a local complementary currency located in Pézenas (Hérault), launched in the beginning of 2010, was the centre of our field study.

**Key words :** Complementary currencies, Innovation, Occitan

#### **Charte Ethique de l'Observatoire du Management Alternatif**

Les documents de l'Observatoire du Management Alternatif sont publiés sous licence Creative Commons <http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/fr/> pour promouvoir l'égalité de partage des ressources intellectuelles et le libre accès aux connaissances. L'exactitude, la fiabilité et la validité des renseignements ou opinions diffusés par l'Observatoire du Management Alternatif relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

## Remerciements

Je remercie vivement Jean-François Marquès, fondateur de l'Occitan, pour sa disponibilité, ainsi que le corps professoral de la Majeure Alternative Management, et en particulier Eve Chiapello, pour cette année d'enseignement d'une grande richesse.

## Table des matières

<b>Remerciements</b> .....	<b>3</b>
<b>Table des matières</b> .....	<b>4</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>5</b>
La monnaie moderne exerce-t-elle un monopole radical sur d'autres formes d'échange ? La monnaie complémentaire locale est-elle un outil convivial au sens d'Illich ? .....	6
<b>Partie 1. Les monnaies complémentaires, solutions à la critique illichienne de la monnaie officielle ?</b> .....	<b>9</b>
<b>1.1. Présentation commune de la monnaie</b> .....	<b>9</b>
<b>1.2. Présentation d'Illich</b> .....	<b>13</b>
<b>1.3. La critique d'Illich</b> .....	<b>14</b>
<b>1.4. Que sont les monnaies complémentaires locales ?</b> .....	<b>29</b>
<b>1.5. La monnaie complémentaire locale face à Illich</b> .....	<b>45</b>
<b>Partie 2. Etude terrain d'une monnaie complémentaire locale : l'Occitan à Pézenas.</b>	<b>49</b>
<b>2.1. Présentation de la littérature sur les expériences de monnaies complémentaires</b> 49	
<b>2.2. Présentation de l'Occitan</b> .....	<b>50</b>
<b>2.3. Résultats de l'enquête terrain</b> .....	<b>60</b>
<b>Conclusion</b> 69	
<b>Bibliographie</b> .....	<b>72</b>

# Introduction

## *Génèse et questionnement du mémoire*

Le choix du sujet des monnaies complémentaires a principalement découlé de réflexions sur la crise économique et financière de la fin des années 2000. Parmi les interprétations théoriques de cette crise et les analyses du système bancaire, celle de Bernard Lietaer me parut claire, intéressante et pragmatique. Son néologisme « effilience », combinant efficacité et résilience, qu'il fondait sur des recherches scientifiques sur les écosystèmes pour les appliquer dans le domaine économique, me paraissait riche d'applications. Alors que la crise de l'orthodoxie économique impliquait pour la plupart des penseurs le retour de Keynes et de l'Etat, contre le néolibéralisme et les marchés supposés efficaces, les interprétations non mécanistes de l'économie (Georgescu-Roegen et la décroissance, René Passet, et donc B. Lietaer) étaient laissés dans leur marginalité. Le néolibéralisme s'étant lui-même imposé comme une solution aux limites du Keynésianisme dans les années 70, il m'a semblé intéressant de chercher d'autres ressources théoriques. Intéressé professionnellement par la finance, la banque, la monnaie, il me paraissait logique de recentrer mon analyse sur un objet en particulier, celui de la monnaie. Le fait que les monnaies complémentaires soient en outre un outil innovant, avec des applications concrètes déjà existantes, fut le dernier attrait qui conduisit mon choix.

Le choix de confronter la monnaie complémentaire aux thèses d'Ivan Illich me fut suggéré par Eve Chiapello. En effet, je me proposais à l'origine d'étudier les notions de biodiversité et de complémentarité (telles que définies par Lietaer) et de faire des monnaies complémentaires un cas d'étude terrain. La diversité (dont la biodiversité est le cas particulier de la nature), pour Lietaer et al (2009), est nécessaire à la survie en bonne santé d'un système complexe, qu'il soit naturel (un écosystème) ou économique (une région, un pays avec ses consommateurs et ses producteurs). Leur théorie développe *in fine* l'idée commune qu'il ne « faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier ». Appliqué à la monnaie, cela signifie qu'un système économique fonctionnant avec une seule monnaie est beaucoup plus vulnérable (mais aussi probablement plus efficace économiquement, à court terme) qu'un système disposant de plusieurs monnaies occupant différentes fonctions et utilisées à différentes échelles sur un même territoire. Le concept de complémentarité précise que cette

diversité n'est pas dans une logique de concurrence, d'*alternative* (monnaie officielle ou monnaie privée créée par des acteurs privés) mais de *coopération* : à chacune sa fonction, son domaine de compétence, pour le plus grand bien durable de tous.

Or ces notions ne semblaient pas se distinguer suffisamment de l'approche libérale qui promeut le mécanisme de concurrence et donc la diversité d'acteurs, critiquant le monopole. Cette remarque a gagné en pertinence après la lecture d'Hayek (1990), qui défend la « dénationalisation de la monnaie » et l'introduction de monnaies privées concurrentes sur un même territoire. Le concept de monopole radical paraissait donc *a priori* plus pertinent que ces notions. En effet, Illich définit le monopole radical comme la situation où un mode de production industriel (de bien ou de service) empêche les hommes de produire de manière autonome leur vie. Le développement de l'Ecole obligatoire réduit ainsi à peau de chagrin le temps libre disponible pour que les enfants apprennent librement, et l'automobile implique la transformation des rues en routes et l'expansion des villes, empêchant les moyens alternatifs comme la marche ou le vélo d'être utilisés. Le cours d'histoire de la critique de l'entreprise que j'ai suivi dans la majeure Alternative Management, qui m'a initié à la pensée d'Illich, m'a incité à approfondir mes connaissances sur cet auteur aujourd'hui peu connu. La lecture de ses œuvres complètes m'a peu à peu convaincu qu'il s'agissait d'une très bonne grille de lecture pour analyser la monnaie complémentaire. Ses analyses successives des plus grandes institutions (le système médical, l'Ecole, etc.) pointaient en creux l'absence d'analyse du système monétaire. J'ai donc voulu ébaucher cette analyse critique, en la complétant d'un volet « solution », permettant de voir quelles pistes pouvait-on emprunter pour dépasser cette critique du système monétaire existant, à travers une étude des monnaies complémentaires locales. Pour structurer cette dernière partie, je me suis appuyé sur le concept d'outil convivial d'Illich, qui permet de désigner les solutions à la critique du système industriel : « L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. Personne n'a besoin d'un diplôme pour s'en servir, on peut le prendre ou non. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité. » (Illich, *La convivialité*, 2005, p485). Les questions de recherche sont donc :

La monnaie moderne exerce-t-elle un monopole radical sur d'autres formes d'échange ?  
La monnaie complémentaire locale est-elle un outil convivial au sens d'Illich ?

## *Démarche du mémoire*

La démarche de l'enquête a d'abord consisté à s'informer sur le phénomène très large et très divers des monnaies complémentaires, sur les arguments théoriques et les expériences pratiques qui les soutenaient. Nous avons ensuite cherché à comprendre la notion de monnaie pour connaître la vision généralement acceptée par les économistes. En effet, les partisans des monnaies complémentaires critiquent radicalement cette vision. Nous avons ensuite lu les principales œuvres d'Illich pour en dégager une grille de lecture à appliquer à la monnaie moderne et à la monnaie locale. Enfin, nous avons exploité l'opportunité d'étudier une monnaie complémentaire locale pour confronter la théorie et la pratique.

L'hypothèse principale *a priori* est que la monnaie complémentaire est un outil convivial. En effet, la plupart des systèmes monétaires complémentaires, locaux en particuliers, sont de taille réduite voire très réduite (moins de 1000 personnes la plupart du temps), et s'affichent comme des alternatives au système capitaliste en particulier et au modèle industriel en général. Explicitement ou implicitement, ils revendiquent une convivialité, plus de liens et moins de biens, pour reprendre un slogan du mouvement de la décroissance. L'autonomie des personnes et des communautés est aussi souvent mise en avant, même si les références aux concepts précis d'Illich ne sont pas faites.

Les travaux de B. Lietaer et ses collègues (Lietaer et al, 2009) concernant la justification empirique et théorique de la notion de complémentarité ont été à l'origine du choix du sujet. Nous avons utilisé principalement "Quantifying Sustainability: Resilience, Efficiency and the Return of Information Theory." Afin d'avoir une compréhension minimale de la monnaie, dans la vision actuelle en tout cas, on s'est appuyé sur l'ouvrage pédagogique « La monnaie et ses mécanismes » de Dominique Plihon (2008). Ensuite, pour disposer de définitions et d'illustrations références sur le sujet des monnaies complémentaires régionales, de la part de théoriciens et praticiens reconnus mondialement, nous avons lu « Monnaies régionales. De nouvelles voies vers une prospérité durable. » de Bernard Lietaer et Margrit Kennedy (2008). La lecture de travaux antérieurs s'est concentrée sur la thèse de Jérôme Blanc, spécialiste du sujet reconnu en France : « Les monnaies parallèles. Approches historique et théoriques. » (1998). Le Japon étant le pays ayant expérimenté le plus d'applications de monnaies complémentaires, nous avons lu l'article de synthèse de Yasuyuki Hirota, « Les expérimentations de monnaies locales au Japon : les monnaies au service de l'uchi » (2010).

Concernant les concepts d'Ivan Illich, nous avons lu les œuvres complètes aux éditions Fayard (2005) mise à part « H2O les eaux de l'oubli » et « Du lisible au visible : la naissance du texte ». « La convivialité » et « le Genre vernaculaire » (qui développe beaucoup la notion de complémentarité et qui est la seule œuvre d'Illich où celui-ci fait référence aux monnaies complémentaires, au Moyen-Âge), ont été les principales références. Les conférences réunies dans « Dans le miroir du passé » ont été utiles car elles revenaient sur les ouvrages écrits plusieurs années voir dizaines d'années auparavant en les actualisant et en les nuanciant.

La démarche de l'enquête terrain est évidemment construite afin de répondre à la question de recherche, mais elle cherche aussi à faire ressortir des éléments sur la perception de l'outil « monnaie complémentaire », sur le contexte d'une communauté de commerçants, et sur la réaction à la mise en place concrète de l'outil. Cette recherche complémentaire est faite à la fois pour l'intérêt intrinsèque que cela représente, mais aussi car il est difficile, même de manière indirecte, de faire répondre les personnes interrogées sur les concepts d'Ivan Illich, en particulier les critères attachés à la définition de l'outil convivial. Cela nous a permis de réfléchir de manière plus générale aux difficultés de passage de notre société à une société conviviale.

Ce mémoire se décompose en deux parties principales. Après avoir brièvement décrit l'analyse de ce qu'est la monnaie aujourd'hui, nous étudions la critique d'Illich puis nous l'appliquons à la monnaie actuelle, afin de déterminer si elle constitue un monopole radical. En conséquence, nous étudions les monnaies complémentaires pour savoir si elles permettent de dépasser cette critique et correspondent à ce qu'Illich définit comme outil convivial. Enfin, nous enquêtons sur une monnaie locale pour analyser, à l'aide d'auteurs ayant étudié d'autres expériences de monnaies complémentaires, la transformation du système monétaire d'une communauté, ses freins, et de manière plus générale les difficultés de la transformation de la société en société conviviale.



# **Partie 1. Les monnaies complémentaires, solutions à la critique illichienne de la monnaie officielle ?**

## **1.1. Présentation commune de la monnaie**

La notion de monnaie n'est pas évidente à comprendre et à assimiler. Aujourd'hui encore, il existe des désaccords importants entre plusieurs écoles de pensée comme les monétaristes, l'école Autrichienne, les Keynésiens. Avant de commencer notre réflexion principale, nous proposons une courte présentation, la plus pédagogique possible, en nous appuyant principalement sur le livre de Dominique Plihon « La monnaie et ses mécanismes ».

### *A. Qu'est ce que la monnaie ?*

#### *a. Appréhender la monnaie*

Il existe deux grandes manières d'appréhender la monnaie. D'une part, l'école de la théorie quantitative de la monnaie, qui débute avec David Ricardo et dont le monétarisme de Milton Friedman est l'aboutissement voit la monnaie comme une marchandise. L'économie est un ensemble de marchés et de biens à échanger. La monnaie est elle-même un bien dont le rôle est de servir d'unité de compte. Dans cette construction théorique, le rôle de la monnaie est minimum, il ne s'agit que d'un outil commode permettant d'échanger des biens et des services plus efficacement que le troc. Cette vision aboutit à défendre la neutralité de la monnaie, c'est-à-dire son absence d'influence dans les préférences des agents économiques, leurs comportements d'épargne et de consommation.

D'autre part, plusieurs groupes d'économistes comme les keynésiens ou l'école de la régulation, voient la monnaie comme une dette et l'économie comme un ensemble d'acteurs nouant des dettes pour pouvoir participer à la division du travail. Ces dettes leur permettent de produire des biens en anticipant sur leurs revenus. La monnaie facilite les échanges et

permet d'organiser les règles du jeu économique et du lien social entre les acteurs. La monnaie n'y est pas neutre, elle fait partie des éléments structurants de l'économie selon la manière dont on la construit et la gère.

Malgré cet écart, il est possible de décrire une partie du système monétaire de manière consensuelle.

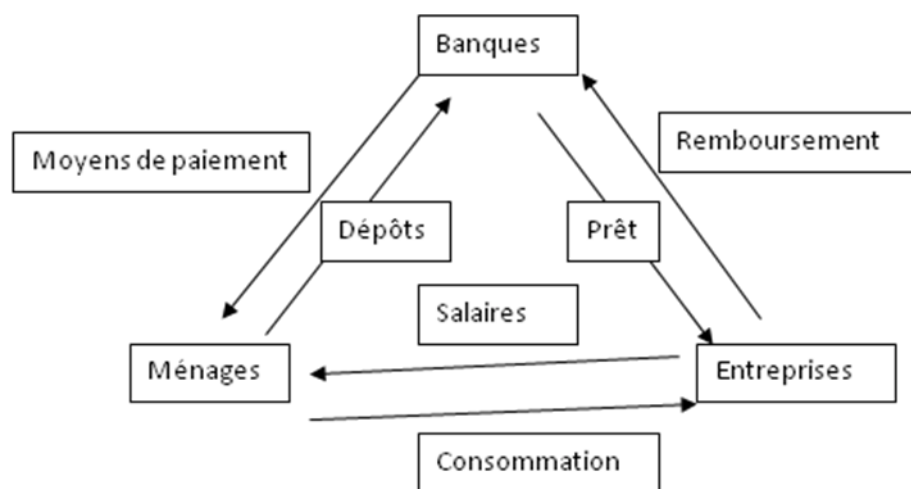
D'une part, celui-ci repose ainsi sur trois piliers : *l'unité de compte commune* (sur un territoire, les gens comptent dans la même monnaie qui sert d'étalon aux biens et services), *le système de paiements* (la manière dont circule concrètement la monnaie : billets et pièces, circuits électroniques, chèques, cartes bancaires, etc) et *le mode d'émission* (création de la monnaie par le crédit générateur d'intérêts pour la monnaie moderne par exemple).

D'autre part, la monnaie a principalement trois fonctions :

- Unité de compte : elle ramène l'évaluation d'un bien en termes d'autres biens (prix réels ou relatifs) à une seule évaluation en monnaie (prix nominal ou absolu). Elle permet une économie de calcul et d'information.
- Ensuite, un instrument de paiement, bien directement échangeable contre tous les autres biens ou services, un équivalent général.
- Enfin, une réserve de valeur, parfaitement liquide, c'est-à-dire qu'on peut l'échanger contre des biens à tout moment sans perdre d'argent. Pour illustrer ce qui ne serait pas liquide, on peut prendre l'exemple d'un immeuble. On ne peut l'échanger contre de l'argent ou d'autres biens immédiatement sans risquer de diminuer sa valeur d'échange.

Maintenant que nous avons une vue sommaire de la monnaie dans son état statique, on peut commencer à étudier son fonctionnement dynamique, dans la durée :

### **Le circuit simplifié de la monnaie (Plihon 2008)**



La création monétaire a trois sources, les trois agents principaux : entreprises et ménages ; Etat ; non-résidents. Ce sont leurs demandes de monnaie qui vont influencer sur la création. Après la phase de création, la monnaie circule. La circulation de la monnaie dépend elle de la production, de la consommation, et de l'épargne des agents. C'est-à-dire que plus les agents produisent et consomment, plus la circulation est forte.

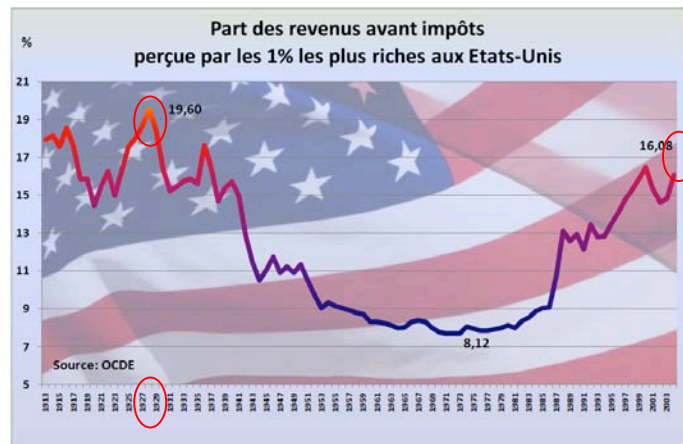
Les banques ont une double fonction essentielle dans l'économie : elles financent les agents et gèrent les moyens de paiement. Le financement se fait par création monétaire, qui est le privilège des banques. Elles le font en monétisant leurs créances et en émettant des dettes qui ont la particularité d'être acceptées comme moyens de paiement. La plupart du temps, les créances bancaires correspondent à des crédits : il s'agit de la monnaie de crédit, créée *ex nihilo* par les banques à l'occasion de leurs prêts. L'évolution de la masse monétaire en circulation dépend des nouveaux crédits et du remboursement des anciens.

Il est évident que cette présentation est très sommaire, et pourrait être bien plus développée, mais ces éléments doivent suffire à comprendre le cadre de la discussion sur la monnaie.

#### b. Remarques sur l'approche orthodoxe

Plihon résume l'histoire de la monnaie en ces termes: la monnaie métallique, ayant une valeur intrinsèque pour éviter l'arbitraire royal et la fraude, évolue en monnaie scripturale et en billets, puis au modèle bi-métallique et enfin à l'étalon-or. Cette présentation historique résumée est intéressante par ce qu'elle ne dit pas. Elle ne fait ainsi aucune allusion à des phénomènes de monnaies parallèles ou complémentaires.

D'autre part, les trois fonctions réunies dans la monnaie (unité de compte, moyen d'échange et réserve de valeurs) posent au moins un problème structurel. Les fonctions d'unité de compte et de moyen d'échange sont premières, c'est-à-dire qu'elles définissent la plupart des monnaies. Mais la réserve de valeur est une fonction qui n'est qu'une conséquence des deux premières. Comme la monnaie est un substitut général, il est précieux de le posséder, de le conserver. Or accumuler de la monnaie empêche celle-ci de jouer sa deuxième fonction, le moyen d'échange. Il y a donc une contradiction au moins *a priori*, que certains auteurs comme Jorion soulignent (2009). De surcroît, l'émission d'intérêts permet à ceux qui possèdent déjà d'accumuler encore plus, laissant encore moins de moyens de paiement aux autres. Lors de la crise de 1929 comme celle de 2007, un fort mouvement de concentration des richesses a précédé la crise. Deux économistes avancent la thèse que le mécanisme de concentration des richesses est à l'origine de la crise de 1929. Il s'agit d'une part de John Kenneth Galbraith dans *The Great Crash – 1929* (1954). En 1954, il explique pourquoi la crise de 1929 ne peut pas se reproduire à brève échéance : « La répartition des revenus n'est plus aussi déséquilibrée. Entre 1929 et 1948, la part des revenus attribuée aux 5 % de la population aux revenus les plus élevés, qui était de près d'un tiers, est tombée à moins d'un cinquième du total ». D'autre part, le directeur de la banque centrale américaine de 1934 à 1948, Marriner Eccles. Dans *Beckoning Frontiers* (1951), il écrit : « de la même manière que la production de masse doit s'accompagner d'une consommation de masse, cette dernière implique une distribution des richesses - non pas de celles déjà existantes, mais de celles produites - permettant d'assurer aux hommes un pouvoir d'achat équivalent au montant de biens et services offerts par la machinerie économique des nations. Au lieu de réaliser pareille distribution, une succion gigantesque est intervenue en 1929-1930 qui a attiré entre quelques mains une proportion croissante de la richesse produite. Ce phénomène a profité à ces derniers, qui ont accumulé du capital. Mais en retirant le pouvoir d'achat des mains de la masse des consommateurs, les épargnants se sont eux-mêmes privés du type de demande effective de biens propre à justifier un réinvestissement de leur capital accumulé dans la construction de nouvelles usines.



Source : <http://dechiffrages.blog.lemonde.fr/2008/11/10/des-revenus-aussi-mal-partages- qu%E2%80%99en-1929/>

## 1.2. Présentation d'Illich

Illich est né à Vienne en 1926. Sa mère est juive allemande et son père catholique croate. Ses langues maternelles sont le français, l'italien et l'allemand. Rapidement, il apprendra le serbo-croate, étudie le grec et le latin, puis plus tard l'espagnol, le portugais et l'hindi. Il suit des études théologiques et philosophiques en Italie, à Florence puis à Rome. Il poursuit par un doctorat d'histoire à Salzbourg. Destiné à être un notable de l'Eglise par ses ascendants eux-mêmes haut placés, il décide pourtant d'aller à New-York où il est assistant dans une paroisse porto-ricaine. Il devient vice-recteur de l'université catholique de Porto Rico entre 1956 et 1960. A la suite de différends avec l'Eglise Catholique, il quitte l'université catholique et accepte une chaire à l'université de Fordham. Il crée en parallèle le CIDOC (Centre Interculturel de Documentation) en 1961 à Cuernavaca au Mexique. Durant les années 1960 et 1970, il écrira de nombreux pamphlets comme « Une société sans école » qui l'amèneront au centre de polémiques médiatiques. Ce centre fonctionnera jusqu'en 1976, année où il quitte le Mexique pour l'Europe, où il donne des cours d'histoire du bas moyen-âge à Brême. Cette période sera marquée par des ouvrages de spécialistes très documentés sur des concepts comme la mémoire, le corps, le texte, moins accessibles au grand public. Il continuera toutefois, au travers de multiples conférences autour du monde, à développer les thèses de ses pamphlets originaux. Il décède en 2002 d'un cancer avec lequel il a choisi de vivre, fidèle aux idées exprimées dans ses ouvrages, en refusant les opérations médicales.

### 1.3. La critique d'Illich

Illich critique les institutions du système industriel dans la mesure où elles nuisent à l'autonomie de l'homme, c'est-à-dire à sa capacité à produire sa subsistance et à exercer sa liberté de créer. Pour cela, Illich s'appuie beaucoup sur des comparaisons entre passé et présent, décrivant les modes de vie passés et leurs logiques. Il veut ainsi questionner la pensée unique de son époque, notamment les concepts qui paraissent évidemment positifs à l'ensemble des média, politiques, intellectuels, comme le développement, les infrastructures de transport, l'augmentation de la consommation de biens et services. Aussi le recueil de ses conférences disponibles dans ses œuvres complètes (Illich, 2005) s'intitule « Dans le miroir du passé ».

#### *Communaux et monopole radical*

Une des principales différences qu'Illich note entre la vie passée (que ce soit au XVIIIème ou au bas Moyen-Âge, dont il est spécialiste) et la vie occidentale moderne, c'est la disparition des « communaux ». Il explique ainsi, parlant de la fameuse explication des origines de la révolution industrielle par le développement des enclosures :

« Le closage des communaux inaugure un nouvel ordre écologique. Il n'a pas simplement opéré un transfert matériel du contrôle des herbages, qui est passé des paysans aux seigneurs. Il a marqué un changement radical dans les attitudes de la société envers l'environnement. Antérieurement, dans tous les systèmes juridiques la majeure partie de l'environnement avait été considérée comme des communaux dont les gens pouvaient tirer le plus gros de leur subsistance sans devoir recourir au marché. rAprès le closage, l'environnement est essentiellement devenu une ressource au service « d'entreprises » qui, en organisant le travail salarié, transformaient la nature en biens et services dont dépendait la satisfaction des besoins fondamentaux des « consommateurs ». » (Illich, Tome II, Dans le miroir du passé, « Le silence fait partie des communaux », p750)

Cette disparition est donc en réalité une mutation essentielle. Il ne s'agit pas de la simple privatisation de terres anciennement communes, mais d'une transformation sociale, culturelle et économique. Les hommes doivent désormais trouver une alternative à leurs modes de vie qui leur permettaient de créer leur subsistance à partir de leur environnement immédiat, de

manière autonome. Ils vont devoir faire appel au marché, à l'extérieur. Cette transformation est donc profonde. Mais elle est aussi vaste, dans le sens où le concept de « communaux » ne définit pas une réalité historique figée ni des domaines fixés une fois pour toutes comme le bois ou les pâturages. Ce qu'Illich appelle les communaux, en effet, englobe à la fois les bois où l'on pouvait ramasser de quoi se chauffer, chasser, construire son habitat, etc, mais aussi, de manière plus générale, tout ce qui permet de produire sa vie de manière autonome. Ainsi, la transformation des rues en routes se rapporte aux communaux. Les rues sont en effet historiquement des lieux de vie, d'échanges, utilisées par les piétons. Or les routes sont des vecteurs de communication industrialisés, créés pour les automobiles, et qui ne laissent pas ou peu de place aux piétons : elles font ainsi disparaître peu à peu toutes les activités que les hommes qui vivaient dans le quartier avaient le loisir de faire auparavant. Illich parle alors de transformation des communaux en monopoles radicaux car il est désormais impossible de faire autrement que de se déplacer en voiture sur les routes : les lieux de travail, de consommation se sont éloignés, et les infrastructures de transport empêchent de se déplacer librement à pied. Pour rappel, le monopole est présent lorsqu'une marque comme Microsoft dispose d'une part de marché écrasante (plus de 90% environ). Le monopole radical est lui situé en amont du choix de la marque et se concentre sur le type de production. Ainsi, le monopole radical qualifie un mode de production industriel (de bien ou de service), qui empêche les hommes de créer de manière autonome leur vie. Ils doivent alors chercher des solutions alternatives sur le marché, en s'intégrant dans la division du travail : il y a perte d'autonomie et augmentation de l'hétéronomie.

### *Valeurs d'usage et valeurs vernaculaires*

Nous nous sommes concentrés précédemment sur les modes de vie et de production concurrents : autonomie et accès aux communaux s'opposent à l'hétéronomie et au recours au marché. Nous avons vu aussi que la disparition des communaux a débouché sur le monopole radical du mode de vie hétéronome. Mais le monopole, s'il apparaît *aux dépens de* concurrents, s'exerce *sur* des besoins ou des nécessités. C'est sur ces derniers que nous allons nous concentrer désormais.

L'objet du monopole, ce sur quoi il s'exerce, ce sont les valeurs d'usage ou valeurs vernaculaires. Illich parle d'abord de valeur d'usage, c'est-à-dire les satisfactions que l'on retire de l'utilisation concrète de son énergie personnelle, d'un outil ou d'une production,

notamment dans *La convivialité* (2005). Les valeurs d'usage correspondent au fait de se déplacer, de se soigner, d'apprendre, de manger, etc, et qui auparavant étaient réalisées *par* les gens, dans le cadre de cultures locales, d'arts de vivre spécifiques au lieu, au temps et au genre de la personne (homme ou femme). A partir du *Chômage créateur* (2005), il emploie l'expression valeurs vernaculaires, qui n'apporte pas une grande différence quant à ce qui est désigné, mais le satisfait mieux. Le vernaculaire est, selon lui, un « terme assez vague pour désigner de façon adéquate la préparation des repas et la formation du langage, l'enfantement et le divertissement, sans évoquer pour autant une activité privée parente des travaux ménagers de la femme moderne, un hobby ou une démarche primitive et irrationnelle. » Voilà ce sur quoi s'exercent les monopoles radicaux.

Illich oppose donc un mode de vie pré-moderne fondé sur des arts de vivre, organisé autour de communaux et permettant de créer les valeurs d'usage ou vernaculaires, au mode de vie moderne occidental organisé autour du marché. Celui-ci, composé de biens et services produits *pour* les hommes et non plus *par* eux, a donc le monopole radical sur les valeurs d'usage selon Illich. On ne peut plus les satisfaire sans y recourir. Pour donner un autre exemple central chez Illich, le développement de l'Ecole obligatoire réduit ainsi à peau de chagrin le temps libre disponible pour que les enfants puissent apprendre par eux-mêmes ou avec d'autres.

### ***Bénédictions et disvaleur***

Toutefois, les valeurs d'échange produites par les biens et services industriels sont limitées. Elles ne peuvent pas se substituer parfaitement aux valeurs vernaculaires, elles sont de qualité trop différente. En effet, elles répondent à la définition de besoins économiques par des professionnels (mèdecins, ingénieurs, professeurs, etc.) alors que les valeurs vernaculaires répondent à la subsistance traditionnelle, intimement liée à la culture. Illich développe alors les concepts de bénédiction et disvaleur pour bien marquer cette différence:

« A l'ombre de la croissance, les bienfaits culturels sont dévalorisés. Faire la cuisine pour grand-maman est redéfini comme un travail auquel on s'emploie à la maison et dont la contribution à l'économie est mesurable par l'une quelconque des nombreuses méthodes disponibles. [...] Donner à grand-mère ce qui lui est dû a été transformé en disvaleur, dès lors que cette activité – en l'occurrence préparer un petit-déjeuner tardif – est considérée comme une valeur produite pour satisfaire les besoins de l'aïeule. La valeur économique s'érige et



éclipse les bénédictions là où le contexte culturel est dévasté. La création de la disvaleur est la précondition logique pour l'apparition des concepts économiques et du vécu qu'induisent ces concepts. [...] J'emploie ces termes [de disvaleur et de bénédiction] pour désigner respectivement la perte et le bienfait qui ne sauraient s'estimer en termes économiques [...] Il [l'économiste] n'a aucun moyen d'estimer ce qui arrive à une personne qui perd l'usage effectif de ses pieds parce que l'automobile exerce un monopole radical sur la locomotion. » (Illich, 2005, p744 Dans le miroir du passé « Des choix hors économie : pour une histoire du déchet »)

Cette différence est donc fondamentale : il y a une perte incalculable lorsqu'on passe d'un mode de vie à l'autre. Mais il ne s'agit pas juste de perte de qualité de vie, il en va, lorsque l'on pousse la logique au bout, de l'existence de la société même. Illich écrit ainsi dans le Chômage créateur (2005) que la société meurt si les valeurs vernaculaires disparaissent : par exemple si l'on arrive au point où l'on doit payer pour faire l'amour avec sa femme ou tenir sa maison. Si la logique des besoins économiques (on dirait aujourd'hui la marchandisation du monde) continue à s'étendre, c'est la destruction de toute culture et arts de vivre qui rendaient justement la vie vivable. Illich oppose la survie de celui dont l'existence est devenue une course pour satisfaire une succession de besoins hétéronomes à celui qui trouve un équilibre entre ses nécessités et ses moyens pour être rassasié. La finitude des valeurs vernaculaires s'oppose ainsi à la création infinie des besoins par des personnes extérieures participant au marché.

Illich propose une explication à cette évolution vers la prédominance de l'économie et ses besoins face à la subsistance limitée dans ses désirs : « historiquement le régime de la rareté s'est installé en raison de la prolifération de l'argent en tant que moyen (peu abondant) d'échange. (Voir K.Polanyi, qui distingue entre les utilisations de l'argent : pour conserver des valeurs en tant qu'étalon de valeur, et en tant que moyen d'échange.) » (Illich, 2005, p368, Le Genre vernaculaire).

Nous allons désormais étudier les conséquences du monopole radical dont nous avons décrit l'émergence et définir plus précisément l'hétéronomie.

Hétéronomie et Contre-productivité

Le mode industriel ou hétéronome correspond à ce qui est fait *pour* les gens, par les experts et les professionnels, différents donc du consommateur final, et à une échelle qui dépasse celle de la communauté locale. Ces experts et professionnels, qu'ils soient dans les pays capitalistes ou socialistes, génèrent des besoins qu'ils incluent dans des normes et qu'ils imposent aux populations, comme les programmes scolaires ou les consommations de médicaments. Illich illustre « grammaticalement » combien les modes de vie en sont affectés. Les verbes intransitifs utilisés pour décrire la vie sont remplacés par des substantifs: l'enseignement remplace « j'apprends », les soins de santé se substituent à « je guéris », les transports s'imposent face à « je me déplace », enfin la télévision s'oppose à « je joue ». Le rôle des outils, leur construction et la manière de s'en servir sont déterminants dans le choix du mode de vie. Lorsqu'Illich parle d'outil, il englobe beaucoup plus que ce que l'on voit communément. L'outil est ainsi toute forme d'arrangement instrumental, toute relation contrôlée institutionnellement entre des moyens et des fins. Il ne s'agit pas simplement du marteau, mais cela peut définir une institution comme l'Ecole ou des systèmes de transport comme l'automobile.

Cette situation de monopole décrite ci-dessus engendre la contre-productivité de ces institutions, c'est-à-dire que celles-ci, en se développant, parviennent de moins en moins à remplir les buts pour lesquelles elles ont été créées. Illich précise que « La contre-productivité est un indicateur social qui mesure la frustration particulière d'un groupe ou d'une classe résultant de la consommation obligatoire d'une marchandise ou d'un service. On peut voir dans ce phénomène une mesure de l'intensité de la privation qu'inflige, par nécessité technique, une institution moderne à la majorité de ses clients, en n'atteignant pas le but pour lequel elle a été conçue et financée par des deniers publics. La contre-productivité n'est pas l'encombrement. La contre-productivité est le résultat d'un monopole radical des marchandises sur les valeurs vernaculaires. [...] La contre-productivité n'est pas une mesure des tracas individuels que pourraient supprimer des initiatives politiques ou techniques, mais un indicateur social qui reflète des particularités technologiques. » (Illich, 2005, p366, *Le Genre Vernaculaire*) Pour illustrer, le système médical rend malade plus qu'il ne soigne, les transports ralentissent les personnes (Illich prend par exemple le cas de l'automobile : si l'on additionne le temps passé à utiliser, entretenir, payer sa voiture et son assurance, et qu'on s'en sert pour diviser le nombre de kilomètres parcourus, on arrive dans le cas américain à 6km/h).

La contre-productivité se déclenche lors du passage de seuils de mutations (environ 25km/h pour une automobile par exemple). A partir de ces seuils, les effets pervers font des bonds quantitatifs et qualitatifs. Ainsi, l'augmentation de la vitesse de pointe d'un moyen de transport industriel comme l'automobile engendre un étalement du tissu urbain, un éloignement des zones de production, de consommation, de loisir qui augmente le temps passé dans les transports au lieu de les réduire. La définition de la pauvreté évolue alors. La pauvreté modernisée est en effet radicalement différente de la pauvreté médiévale. Le pauvre était opposé au puissant, pas au riche. Les pauvres modernes sont les bénéficiaires d'un service qu'ils ne peuvent plus se fournir eux-mêmes, alors que les pauvres (différents des miséreux dépendant d'autrui *via* la charité notamment) d'antan étaient capables de produire leur subsistance en autonomie, d'apprendre sans l'Ecole, de se déplacer sans automobile, etc. Les pauvres modernes subissent en premier les dégâts des systèmes industriels et payent de surcroît pour leur création et leur développement, alors que ce sont les riches ou en tout cas des minorités qui en bénéficient. Ainsi, le développement d'infrastructures routières, en particulier les autoroutes, utilise les impôts de tous pour faire principalement rouler les voitures des riches et empêcher les pauvres de se déplacer à pied ou à vélo.

### Le Genre vernaculaire

Nous avons désormais vu et illustré les principaux concepts d'Illich « connus ». Mais, si l'on ne prétend pas ici à l'exhaustivité, il nous a semblé important d'ajouter d'autres concepts qui sont aussi importants pour Illich que les autres, mais qui pour des raisons que l'on ne connaît pas, sont assez peu diffusés. Pour se convaincre de l'importance du genre vernaculaire par exemple, auquel Illich dédie un livre entier, on peut lire ceci : « L'écologie ne mûrira que si elle s'incorpore deux distinctions, actuellement négligées : la distinction juridique entre les communaux et les ressources productives, et la distinction entre domaines complémentaires et espace non-généré. » (Illich, 2005, *Le Genre Vernaculaire*, p365)

Pour Illich, le développement du mode de production hétéronome va de pair avec la destruction du genre (homme/femme) des personnes, qui se transforment en *homo oeconomicus* distingués par leur sexe (masculin/féminin). Historiquement les genres féminin et masculin sont à la fois asymétriques et complémentaires. Cette complémentarité asymétrique se reflète dans les domaines respectifs qu'ils engendrent. Ils ne font pas les mêmes tâches ni les mêmes efforts, mais ils sont indissociables de l'autre genre. Les outils

dans les sociétés pré-modernes étaient dotés d'un genre, c'est-à-dire soit masculin, soit féminin. En conséquence, seul le genre de l'outil pouvait s'en servir. Un homme réalisant le travail d'une femme ou *vice versa* transgressait un tabou. Illich construit alors sa distinction : « Il y a deux modes d'existence, celui du règne du genre vernaculaire, et celui du régime du sexe économique. Le genre est la dualité plaçant respectivement hommes et femmes dans des circonstances et conditions qui les empêchent de dire, faire, vouloir, percevoir la même chose. Le sexe économique est la dualité qui tend vers le but illusoire de l'égalité économique entre homme et femme. » (Illich, 2005, *Le Genre Vernaculaire*, p261)

Concrètement, les arts de vivre dans les différentes sociétés pré-industrielles impliquaient que les hommes et les femmes ne faisaient pas les mêmes choses, ne parlaient pas de la même manière, se comportaient selon des règles spécifiques à leur genre. Le développement économique a fait disparaître ces cultures, très variables selon l'époque et le lieu. L'homme et la femme deviennent des ressources humaines distinguées par leur sexe, concurrents sur le marché du travail comme dans le travail fantôme, et où l'homme est systématiquement traité de meilleure manière que la femme (meilleur salaire, tâches plus gratifiantes).

Pourquoi cette distinction est-elle si importante ? C'est parce que, nous dit Illich, le foyer occidental du couple marié, sortant peu à peu du genre pour aller vers le sexe économique, est la structure qui historiquement a favorisé la création d'un surplus, échangeable sur le marché. C'est donc un des engrenages qui a amené le mode de vie industriel.

### Travail fantôme

Que signifie « travail fantôme » employé ci-dessus ? Il s'agit d'un autre concept d'Illich défini comme un « labeur non rémunéré du consommateur qui donne à une marchandise une valeur ajoutée nécessaire pour que cette marchandise soit utile à l'unité consommatrice elle-même. » (Illich, 2005, *Le Genre vernaculaire*, p388) Le travail fantôme définit ainsi toutes les activités qui ajoutent de la valeur aux biens et services industriels pour les rendre consommables. Ainsi, faire un plat dans un monde industriel implique d'avoir un réfrigérateur, de se déplacer loin au supermarché, de prendre l'ascenseur, d'acheter de l'énergie pour la cuisinière, d'enlever les emballages, etc, alors que la femme pouvait auparavant faire un plat avec des ressources disponibles près d'elle (bois communal avant les

enclosures pour faire le feu, produits de la ferme, etc) et sans devoir acheter des marchandises produites par d'autres, à de rares exceptions (le sel par exemple).

Maintenant que nous avons vu les principaux concepts qui servent la critique d'Illich, tous radicaux et incisifs, il nous faut préciser que celui-ci est régulièrement revenu sur ses analyses pour les préciser, nuancer voire modifier. Cela est particulièrement vrai dans « Dans le miroir du passé ». Ainsi, malgré la radicalité de ses analyses, il nuance de nombreux points. Par exemple, le mode de production hétéronome dans son ensemble n'est pas à proscrire mais à limiter, afin que sa conjugaison avec le mode de production autonome donne la meilleure synthèse possible. De même, les outils industriels doivent être contenus en-dessous des seuils de mutation. Les découvertes scientifiques ne sont pas essentiellement mauvaises mais doivent être mises au service des gens. Cela implique d'une part que les gens doivent pouvoir comprendre ce qu'ils consomment et ce qu'ils utilisent (au lieu de voitures électroniques complexes impossibles à réparer sans équipement informatique, des modèles plus simples réparables par quiconque y consacre un temps significatif). D'autre part il faut développer une recherche par les gens et pour les gens, car il y a toujours au moins deux manières d'utiliser une découverte scientifique ou technique, une pour augmenter l'autonomie, l'autre qui augmente l'hétéronomie.

Ces nuances nous permettent d'étudier maintenant le volet propositions et concepts « positifs » d'Illich, moins développé et connu que sa critique. Illich définit des principes et méthodes généraux, mais indique très rarement des solutions « clés en main » comme nous allons le voir. La première notion à voir est celle de seuils critiques naturels : « Si nous voulons pouvoir dire quelque chose du monde futur, dessiner les contours théoriques d'une société à venir qui ne soit pas hyperindustrielle, il nous faut reconnaître l'existence d'échelles et de limites *naturelles*. [...] Car, passé un seuil, l'outil, de serviteur, devient despote. Passé un certain seuil, la société devient une école, un hôpital, une prison. Il importe de repérer précisément où se trouve, pour chaque composante de l'équilibre global, ce seuil critique. Alors il sera possible d'articuler de façon nouvelle la triade millénaire de l'homme, de l'outil et de la société. J'appelle société conviviale une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. » (Illich, 2005, La convivialité, p456). A cette première argumentation en faveur de la définition de seuils naturels, Illich en ajoute une seconde dans Le Genre vernaculaire (Illich, 2005) : si la société doit conserver des paramètres matériels limités, c'est pour que la communauté ne se

transforme pas en une masse d'anonymes qui ne disposent pas d'un art de vivre genré, en allant au-delà d'une taille adéquate à une complémentarité basée sur le genre. Ces seuils, qui représentent le « jusque-là mais pas plus loin » d'une communauté particulière, doivent être identifiés puis définis comme limites légales par des décisions politiques. Cette méthode est donc proscriptive plutôt que prescriptive. Illich veut définir ce qu'il ne faut pas faire, les limites à ne pas dépasser, mais il s'interdit de créer des « solutions ». Pour lui, l'imagination humaine rend vain cet effort. Ce qu'il faut, c'est un cadre et des procédures démocratiques pour cette imagination, qui la mettent en garde contre les dangers des outils industriels et de la démesure.

### Outil convivial

De ce principe général d'organisation de la société, nous pouvons passer à la définition plus précise de ce qui constitue l'outil convivial : « l'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour s'en servir, on peut le prendre ou non. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité. » (Illich, 2005, *La convivialité*, p485). Il est ici nécessaire de préciser un élément de la vision d'Illich qui éclaire cette définition. En effet, si « chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire », c'est parce que dans la société conviviale, les gens disposent de temps pour produire de manière autonome leur subsistance. Illich appelle chômage créateur cette période de temps dont dispose l'homme autonome, non contraint par le salariat, capable d'assurer sa subsistance en limitant son interaction avec les marchandises, et qui peut ainsi exercer son énergie et sa liberté.

Nous finissons cette présentation de l'analyse critique d'Illich par son analyse de l'absence de révolte des hommes face à ce qu'il considère comme un désastre. La situation n'est peut être pas si mauvaise que cela, serait-on tenté de penser. Illich pense qu'il y a plusieurs « jeux d'illusion » à l'œuvre, générant la foi dans le système industriel et sa capacité à atteindre les résultats promis. Voici les deux que nous avons retenus.

#### 1. La congestion et la paralysie

L'utilité des biens de consommation est fortement limitée par la congestion, c'est-à-dire des files d'attente liées à la sécrétion plus rapide des besoins que les produits créés pour les satisfaire. On peut penser évidemment à la circulation automobile. Mais pourquoi gens ne se révoltent pas ? Parce qu'ils sont frappés par la paralysie, qui est la destruction des capacités de l'homme au-delà d'un certain seuil d'expansion du mode de production hétéronome. La machine affaiblit le muscle, les outils industriels diminuent l'esprit et l'imagination.

## 2. La vie et la survie

Le deuxième jeu d'illusion tient à la confusion entre survivre et vivre. La transformation de la subsistance finie en série infinie de besoins formatés est ancrée dans les esprits. Les hommes ont oublié que l'équilibre entre ses nécessités et envies et les moyens de les satisfaire permettait d'être rassasié et joyeux.

### Complémentarité

Si nous en avons terminé avec la présentation synthétique de la critique d'Illich, nous allons rapidement étudier la présence du principe de complémentarité chez lui. Cela nous permet de montrer les points communs avec les développements de Lietaer et Kennedy.

Illich d'une part et Lietaer et Kennedy d'autre part font exactement la même référence à Bohr et Heisenberg. Voici la citation d'Illich sur ce point, et nous verrons celle de Lietaer dans la présentation des monnaies complémentaires.

« Le genre est quelque chose d'autre, et quelque chose de plus, que le sexe. Il traduit une polarité sociale en soi fondamentale, et distincte entre deux lieux, entre deux moments. Ce qui se fait ou ne se fait pas, diffère d'une vallée à l'autre, de même que les façons de faire et de dire. La terminologie employée par les spécialistes d'anthropologie sociale revêt souvent la forme d'un masque unisexe recouvrant une réalité qui a deux faces. L'équivalent de ce que Bohr et Heisenberg ont accompli dans le domaine de l'épistémologie de la physique n'existe pas encore dans celui des sciences sociales. Que la lumière réponde aussi bien au paradigme de la particule qu'à celui de l'onde, qu'aucune des théories ne réponde seule de sa réalité complexe et qu'un cadre plus vaste ne permette pas de la saisir plus clairement, voilà des idées communes aujourd'hui. En revanche, qu'une approche similaire soit nécessaire dans les sciences sociales est encore, pour beaucoup, une notion neuve. » (Illich, 2005, *Le Genre vernaculaire*, p286).

Nous ajoutons ici un autre passage important d'Illich sur la complémentarité, plus afin de donner un élément de contexte que dans un but d'analyse. Nous ne commenterons donc pas cette citation :

« Les sociétés pré-modernes n'auraient pu exister dans un espace homogène. La distinction entre l'extérieur et l'intérieur du corps, de la ville, du cercle, étaient un élément constitutif de la totalité de leurs pratiques. La complémentarité dissymétrique de l'extérieur et de l'intérieur, de la droite et de la gauche, du masculin et du féminin, c'était l'expérience fondamentale. L'espace homogène qui transcende cette distinction est, historiquement, une nouveauté. Pour les sociétés qui accèdent à ce continuum géométrique, l'extérieur et l'intérieur ne sont que deux localisations dans un seul genre d'espace. Chez soi et en dehors, habité et désert ne sont que des régions, des zones ou des territoires distingués de la même étendue. Dans cet espace démantelé, les gens peuvent être logés et avoir une adresse postale, mais ils ne peuvent « faire leur demeure ». Leur désir d'habiter est un cauchemar. [...] car habiter signifie demeurer dans ses propres traces, laisser la vie quotidienne écrire les réseaux et les articulations de sa biographie dans le paysage. »

(Illich, 2005, Préface au Tome II, p19)

### **A. La monnaie moderne face à Illich**

Après cette partie consacrée à l'étude des concepts et de l'analyse d'Illich, nous pouvons développer notre propos sur la monnaie et sur les monnaies complémentaires. Nous allons procéder par questions successives, « déroulant » en quelque sorte la grille de lecture et les concepts d'Illich que nous avons pu établir ci-dessus.

Avant de démarrer ce processus, il convient d'apporter quelques précisions. La monnaie a un statut à part, que ce soit au niveau économique ou social comme nous l'avons vu précédemment, mais aussi dans la vision d'Illich. En effet, sa distinction fondamentale oppose le domaine marchand, de la production hétéronome, qui implique principalement des transactions monétaires (mais aussi le troc), au domaine du vernaculaire, de la production autonome. Illich lui-même ne procède pas à une analyse de la monnaie, mais il cite plusieurs fois des ouvrages comme ceux de Polanyi. Il avait donc une vision sur le sujet.

### **La monnaie moderne exerce-t-elle un monopole radical ?**



En suivant le raisonnement d'Illich, il faut d'abord se poser la question suivante : quel communal a été transformé en ressource pour engendrer le monopole radical de la monnaie moderne ? Nous pouvons répondre que c'est la transformation de la plupart des communaux qui a engendré la monétarisation et l'économisation de la société. Le statut particulier de la monnaie dans la société fait que cette première étape ne nous fait pas réellement avancer, il n'y a pas un communal particulier qui a été transformé en ressources pour elle.

Ensuite, il faut se demander à quelle valeur d'usage ou vernaculaire répond l'outil monnaie. La monnaie permet d'échanger, de se procurer des biens ou services que l'on ne peut produire soi-même, même à l'aide des communaux ou des solidarités de la communauté. Illich reprend toutefois une distinction de Polanyi (voir ci-après) qui intègre certaines transactions monétaires dans le domaine de l'échange social. En tout état de cause, la monnaie, moyen d'échange standardisé, dispose de propriétés qui la rendent préférable à d'autres modes comme le troc. Sa standardisation même lui garantit une praticité supérieure. Mais la monnaie moderne a conquis un monopole radical sur la fourniture de la plupart des biens et services avec la marchandisation de la société. Il est devenu quasiment impossible de survivre sans travail salarié rémunéré monétairement. Dans un monde frappé par le monopole radical de l'automobile, on ne peut payer son permis de conduire qu'en monnaie, son automobile en monnaie. De la même manière, tous les impôts, même locaux, sont payables uniquement en monnaie. On pourrait tout à fait imaginer que localement les habitants puissent s'organiser pour participer au travail nécessaire. En introduisant une monnaie unique comme au Ghana, les anglais ont détruit les économies auto-centrées de cet ancien royaume lors de la période coloniale. La principale mesure fut simplement d'obliger les personnes à payer en monnaie les taxes et impôts. Echanger au sein de sa communauté des produits devint dangereux, il fallait vendre ailleurs afin de se procurer cette monnaie. (Lietaer et Kennedy, 2008)

Ce monopole est d'autant plus radical qu'elle a évincé les monnaies locales et ses formes de monétarisation limitées, comme nous allons le voir ci-après.

### **Le développement de la monnaie moderne empêche-t-il les hommes d'échanger de manière autonome ?**

Nous pouvons répondre par l'affirmative. En effet, les mutations monétaires ont été un des facteurs de l'avènement de l'ère industrielle. Avant le développement des banques centrales,

plusieurs monnaies coexistaient. D'une part au niveau local, la présence de monnaies non précieuses est avérée. Celles-ci servaient pour les échanges quotidiens. D'autre part, des monnaies constituées de métal précieux servaient à régler des échanges plus rares mais plus importants (propriétés foncières, armées, échanges commerciaux internationaux, rançons royales, etc.). Cette complémentarité a disparu depuis deux siècles alors que les rois ont à de nombreuses reprises lutté contre ces pratiques, sans jamais parvenir à les éradiquer. La majorité des hommes a donc dû peu à peu dépendre d'une monnaie contrôlée par une autorité éloignée de leur lieu de vie, basant ses décisions en matière de monnaie sur des théories prétendument scientifiques. Au contraire, les monnaies locales étaient gérées par des autorités locales, monastères, villes et abbayes notamment. La production de cette monnaie devint de plus en plus complexe, sa gestion aussi, et les interdictions d'utiliser d'autres monnaies fut sévèrement mis en place. L'imposition dans la monnaie officielle, l'obligation de l'accepter comme paiement eurent raison des arrangements locaux. L'évolution de la monnaie suit un parallèle avec l'évolution d'autres institutions comme l'Ecole ou le système médical.

Nous pouvons ajouter l'élément technique de l'aspect de la monnaie. La monnaie moderne est hautement technique, protégée contre la contrefaçon par de multiples procédés comme des papiers et encres spéciaux. La population est donc habituée à certaines caractéristiques. Cela constitue une forte barrière à l'entrée pour l'émission d'autres monnaies.

### **La dualité de la monnaie moderne**

En se référant aux développements d'Illich sur le genre vernaculaire et le sexe économique, nous pouvons chercher la dualité qui existe dans la monnaie moderne. Nous nous apercevons, et le cas le plus flagrant est l'Euro, que la prétention de la monnaie unique sur un territoire donné implique que l'on considère que toutes les parties de ce territoire vont parvenir à l'égalité. Or, l'efficacité économique permet aux centres déjà puissants économiquement d'attirer les ressources de la périphérie, augmentant les inégalités territoriales. De même, l'augmentation de la vitesse de pointe des transports comme le TGV démantèle des territoires au profit des plus attirants économiquement. L'ouverture d'une gare de TGV crée des mouvements pendulaires entre une grande ville et la ville de cette nouvelle gare, et la population va travailler dans la grande ville. Nous sommes dans la même logique que lorsqu'Illich déclare que les hommes et les femmes ne pourront jamais atteindre l'égalité économique, et qu'il faut reconnaître leur différence et leur complémentarité. Les différentes

régions économiques (ou pays dans le cas de l'Euro) ne pourront vraisemblablement pas atteindre l'égalité sous une monnaie unique car elle nie leurs différences essentielles, les rabaisant à des facteurs échangeables de production. Il faut toutefois noter que l'idéal égalitaire en termes de *ressources* économiques ne serait pas plus atteint dans un système de complémentarité dissymétrique comme les monnaies complémentaires. L'idéal est en effet celui de l'autonomie et de la capacité à pourvoir aux nécessités par l'exploitation de l'énergie humaine et des communaux.

### **La monnaie moderne conduit-elle à l'exécution d'un travail fantôme ?**

Nous pouvons répondre à deux niveaux. D'une part, en tant qu'agent du développement de l'économie marchande, la monnaie moderne est un outil qui facilite l'expansion du travail fantôme. D'autre part, de manière plus spécifique, le travail fantôme lié à la monnaie n'apparaît pas *a priori* comme très lourd. L'utilisateur n'a pas à transformer la monnaie pour pouvoir s'en servir. Il faut aller retirer de l'argent aux distributeurs, mais il fallait aussi auparavant aller chercher la monnaie, la stocker à minima, etc.

### **La monnaie moderne est-elle contre-productive ?**

Il faut d'abord fixer les buts de la monnaie. Nous réintroduisons ici un paragraphe déjà vu dans la partie théorique. La monnaie répond à trois objectifs principaux selon la vision communément acceptée :

- Unité de compte : ramène l'évaluation d'un bien en termes d'autres biens (prix réels ou relatifs) à une seule évaluation en monnaie (prix nominal ou absolu). Elle permet une économie de calcul et d'information.
- Ensuite, un instrument de paiement, bien directement échangeable contre tous les autres biens ou services, un équivalent général.
- Enfin, une réserve de valeur, parfaitement liquide et conservant sa valeur.

Concernant l'unité de compte, les systèmes monétaires jusqu'au XVIème siècle n'ont quasiment pas connu d'inflation. La découverte de grandes quantités d'or par l'Espagne et le Portugal ont engendré les premières manifestations d'inflation, les pièces d'or étant plus abondantes donc moins précieuses. Les monnaies ont donc pendant des siècles relativement bien conservé leur pouvoir d'achat. La croissance était très faible, de l'ordre de 1% avant la

révolution industrielle et le monopole de la monnaie unique, mais l'inflation aussi. La monnaie permettait de mesurer et de comparer aisément spatialement et temporellement les prix et les marchandises. Au contraire, les deux derniers siècles ont été la proie de grandes périodes de déflation et d'inflation sévères. En termes de congestion, la monnaie unique empêche de bien comparer les différents biens et services. Aujourd'hui, la même monnaie est utilisée pour acheter son pain et pour spéculer sur les marchés financiers. L'augmentation des prix des actifs (actions, obligations, immobilier notamment) avant la dernière crise a eu des répercussions sur la perception des autres biens plus quotidiens. « L'effet richesse » a conduit les personnes dont le patrimoine financier et/ou immobilier a augmenté à croire qu'ils pouvaient dépenser plus au quotidien, modifiant les données des marchés de ces produits. D'autre part, la monnaie unique empêche les hommes de se servir de leur liberté. Les entreprises sont obligées de disposer d'un compte bancaire, et les particuliers y sont quasiment obligés car pour des raisons de lutte contre le blanchiment d'argent et la fraude fiscale, les salaires sont virés sur des comptes bancaires. Les hommes ne peuvent user d'alternatives, payer en biens ou en services directement. Il est toutefois difficile de faire la part de la monnaie et de la marchandisation de la société.

Concernant l'instrument de paiement et la réserve de valeur, on utilise le moyen de paiement ou on le conserve en réserve, ce qui l'empêche de jouer son rôle de moyen de paiement pendant un temps donné. La circulation économique se fait donc d'autant moins bien que les richesses se concentrent. Or le mécanisme de l'intérêt engendre cette concentration. La contre-productivité est, comme pour les autres systèmes et institutions industrielles, liée au développement du système lui-même. Plus on l'utilise et plus son inefficacité croît. Le manque de moyens de paiement créé par cette pénurie artificielle (la concentration des richesses) entraîne la nécessité d'endetter les pauvres en ressources monétaires pour qu'ils puissent mener à bien leurs transactions. On crée encore plus de moyens de paiement, qui avec les intérêts augmentent inexorablement la concentration des richesses, et aboutit à l'insolvabilisation d'une large partie de la population. Si la situation est donc structurellement instable, les sociétés ont toutefois mis en place à différentes époques des mécanismes correcteurs *a posteriori* comme les systèmes fiscaux progressifs et la redistribution par des allocations, des péréquations budgétaires entre régions (en France et en Europe par le fonds FEDER). Nous pouvons enfin ajouter l'aide des Etats lors des crises financières, qui permettent de faire payer à la majorité les bénéficiaires d'une minorité, conformément aux autres systèmes industriels décrits par Illich.

Nous pouvons donc paraphraser Illich en disant que la monnaie unique établie par le système industriel ne permet pas d'échanger mais endette, ne fait pas circuler mais paralyse les transactions, ne permet pas de mesurer et de comparer les biens et services mais trouble la valorisation.

Au vu de cette analyse critique, que l'on pourrait évidemment pousser plus loin, comme l'a fait Illich pour l'institution scolaire ou la médecine, il devient intéressant de chercher des pistes de solution. Les monnaies complémentaires, déjà identifiées par Illich (voir ci-dessus), et qui connaissent un regain d'intérêt (voir le dossier consacré dans le mensuel Enjeux - Les Echos de mai 2010 par exemple), présentent un profil intéressant. Diverses, créées à l'initiative de citoyens ou d'acteurs privés, ne concernant que des fonctions ou des territoires limités, elles semblent a priori être un bon candidat pour incarner l'outil convivial monétaire. C'est ce que nous allons essayer de montrer.

## **1.4. Que sont les monnaies complémentaires locales ?**

### a. Que sont les monnaies complémentaires ?

Les monnaies complémentaires sont d'abord des unités de compte, qui permettent de compter (des points fidélités comme les miles des compagnies aériennes). Ensuite, elles sont de moyens de paiement, c'est-à-dire que l'on peut les échanger contre des biens et services, des bons d'achat libellés en monnaie officielle, ou de la monnaie officielle directement. Enfin, elles peuvent être des réserves de valeur.

Qu'apportent-elles ? Les monnaies complémentaires commerciales sont aujourd'hui très développées et ont dépassé le rôle d'outil marketing et de fidélisation. Ainsi, deux tiers des miles de British Airways sont utilisés pour autre chose que des billets d'avion. Economiquement, les monnaies complémentaires sont très utiles aux compagnies aux coûts marginaux très faibles comme les compagnies aériennes. Plutôt que de faire des réductions et diminuer sa marge pour tous les clients, utiliser une monnaie complémentaire et lui adjoindre des contraintes (non valable en haute saison pour les avions par exemple) permet de répondre au besoin de la fidélisation client tout en utilisant une capacité non utilisée sinon, comme dans

les avions. Une monnaie complémentaire est donc, pour Lietaer et Kennedy (2008), une monnaie permettant de faire la jonction entre un besoin non satisfait et une ressource sous-utilisée.

Nous avons pu observer une forte augmentation du nombre de monnaies complémentaires entre 1993 et 2007, celles-ci passant d'environ 500 systèmes répertoriés à 2500 (Lietaer et Kennedy, 2008).

En combinant le concept de monnaie complémentaire et de région, nous pouvons définir une monnaie régionale : monnaie complémentaire dont l'objectif est de répondre à des besoins insatisfaits en euros dans la région et qui mobilise des ressources régionales insuffisamment utilisées.

**Connecter des besoins insatisfaits avec des ressources non utilisées :**

Besoins insatisfaits	Ressources non utilisées
Emploi des jeunes	Ecoles en-dehors des heures de cours
Aide personnes âgées	Sièges vides dans les cinémas, les restaurants
Préservation de l'identité locale	Chômeurs
Préservation de l'environnement	Cours suivis par peu d'étudiants à l'Université

Les LETS (Local Exchange Trade Systems, Systèmes d'Echanges Locaux en français, sont des systèmes de crédit mutuel avec des unités de compte variables, souvent liés au temps passé pour effectuer le bien ou le service) sont inférieurs à 1 000 participants (Lietaer et Kennedy, 2008). Les monnaies officielles constituent des réseaux de plusieurs millions à plusieurs centaines de millions de personnes. L'échelle que doivent viser les nouvelles monnaies complémentaires régionales se situe approximativement entre 10 000 et 1 million de personnes (Lietaer et Kennedy, 2008).

b. Que sont les monnaies complémentaires locales ?

A. Aperçu historique des monnaies complémentaires locales

L'histoire des monnaies complémentaires est celle des monnaies complémentaires locales. Ce n'est que récemment que des monnaies complémentaires ont été constituées à des échelles plus grandes (les miles des compagnies aériennes par exemple).

Lietaer précise que « les dogmes monétaires du présent et du passé sont radicalement différents. Si hier [période de l'étalon-or] on considérait encore la monnaie comme une unité de compte dont la valeur était estimée en fonction du poids de métaux précieux contenu dans les pièces, on part aujourd'hui du principe que la monnaie doit avant tout être universelle et qu'il ne faut poser aucune limite géographique à sa circulation. Ni l'une ni l'autre de ces conceptions n'auraient eu de sens sous l'Ancien Régime, bien au contraire : la plupart du temps, l'échange des biens était local et se faisait par le biais de monnaies dont la valeur ne se mesurait pas par le contenu de métaux précieux dans les pièces » (Lietaer et Kennedy, 2008)

Jérôme Blanc confirme cette vision : « le recours à des monnaies locales fut longtemps la norme : avant que s'unifient dans l'histoire contemporaine les systèmes monétaires nationaux (1862 en Italie, 1871 en Allemagne, 1913 aux États-Unis), l'espace monétaire était de fait morcelé en zones disposant de leur propre unité locale et des moyens de paiement correspondants. En France par exemple, la livre tournois, qui s'est peu à peu imposée, a longtemps coexisté avec des livres définies différemment, en particulier la livre parisis qui valait 25% de plus que la livre tournois et que des pièces spécifiques concrétisaient. La livre tournois fut choisie en 1205 par Philippe Auguste, et la livre parisis ne fut définitivement interdite qu'en 1667 mais son usage se prolongea encore quelques décennies. Une fois les unifications achevées, on rencontre peu de créations d'unités monétaires locales car c'est un acte que l'on considère symboliquement comme sécessionniste. » (Blanc, 1998)

Amato, Doria et Fantacci (2010) parviennent aux mêmes conclusions à la suite de leurs recherches sur les institutions financières médiévales et modernes : avant l'étalon-or, l'Europe disposait d'une grande variété de monnaies sur un même territoire. L'architecture globale consistait en une unité de compte immatérielle et de deux monnaies de base, les pièces d'or et d'argent massif d'une part, et les pièces de cuivre et autres métaux non précieux d'autre part. Ces systèmes ont été vus depuis comme des imperfections et des défauts qui empêchaient les marchés d'atteindre l'efficacité maximum. La diversité d'alors est vue comme un manque d'homogénéité. Elle peut toutefois être vue, comme l'a fait Braudel (1981), comme un dispositif cherchant à garder séparé des circuits d'échange de nature différentes, et des

fonctions monétaires dans des monnaies séparées (moyen d'échange et réserve de valeur). Amato, Doria et Fantacci précisent que les monnaies de grande valeur sont utilisées pour des échanges commutatifs (opposés à distributifs, distinction qu'ils empruntent à Aristote sans citer d'oeuvre). Les échanges commutatifs ont lieu entre des intermédiaires spécialisés visant la maximisation du profit dans un environnement compétitif. Le but de ces monnaies est de favoriser la compétition et l'efficacité. La rareté des métaux, leur imputrescibilité, la capacité de les mesurer précisément en font ainsi des étalons efficaces. A l'opposé, les autres monnaies étaient utilisées pour des échanges locaux, à l'intérieur d'une communauté, avec le but de préserver la stabilité des relations, et d'assurer la distribution équitable qui sous-tend cette stabilité : ce sont les échanges distributifs.

La dualité du système monétaire, souvent présentée comme un archaïsme, peut donc être vue comme un système permettant de consolider l'autonomie locale en différenciant les fonctions (moyen de paiement contre réserve de valeur). C'est un système cohérent, qui engendre une grande stabilité. Ces précédents historiques nous permettent de dire qu'il est faisable institutionnellement et pertinent économiquement. Il faut toutefois préciser que ce n'est pas l'efficacité économique qui a été mis en avant par les souverains pour unifier le paysage monétaire, mais simplement leur volonté d'unifier et de mieux maîtriser leur territoire. Cette homogénéisation a ensuite été présentée comme une modernisation nécessaire avec le développement de la révolution industrielle. A partir du XVIIIème siècle ce processus de centralisation et d'homogénéisation s'est propagé sous l'impulsion de l'Angleterre, puissance dominante, avec l'étalon-or. Le remplacement de l'Angleterre et de l'or par les Etats Unis et le dollar n'ont rien changé.

De nombreux théoriciens éminents ont soutenu des systèmes de monnaies complémentaires, mais dans des perspectives assez différentes à la fois entre elles et par rapport aux monnaies complémentaires présentes historiquement. A Bretton Woods, Keynes proposait le Bancor, pour la gestion des échanges internationaux, en complément des monnaies nationales, utiles pour les échanges locaux. L'objectif est d'inciter les pays à coopérer et éviter les guerres commerciales et de devises qui ont marqué l'avant-guerre. Tous les échanges internationaux se feraient en bancor, à travers une chambre de compensation. Pour éviter les déséquilibres entre nations, un système de pénalités pour ceux qui exportent trop et importent trop serait mis en place. La valeur des monnaies nationales serait ajustable chaque année par rapport au bancor pour corriger les déséquilibres : un pays exportant trop verrait sa monnaie augmenter,



un pays important trop verrait sa monnaie baisser. Ce système était le concurrent du retour à l'étalon or proposé par le secrétaire du trésor américain White lors de la conférence de Bretton Woods, qui fut choisi. Le 23 mars 2009, Zhou Xiaochuan, directeur de la banque centrale de Chine, a publié un rapport appelant à instaurer le système du bancor de Keynes. L'idée générale de monnaie complémentaire est donc aujourd'hui tout à fait crédible et pertinente pour de nombreux acteurs réputés sérieux.

Hayek (1990), de son côté, recommandait la circulation de monnaies parallèles et concurrentes à l'intérieur d'un même pays. Les lois de la concurrence et du marché permettraient d'émettre la quantité optimale de monnaie à la meilleure valeur. Sa logique n'est pas celle de la complémentarité, car il s'agirait de produits aux marques différentes pour une même fonction, distinguées seulement par le nom, la gestion, les garanties et l'émetteur. Sa proposition a été considérée comme principalement idéologique et pas suffisamment étayée. La situation s'est pourtant présentée plusieurs fois dans l'histoire, notamment lors de du développement des premières banques au XVIIIème et XIXème siècle en France, au Royaume-Uni et surtout aux Etats-Unis.

## B. Appui scientifique et théorique des monnaies complémentaires

On constate donc que les monnaies complémentaires ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de la monnaie. Et il semble que c'est parce qu'elles étaient bien adaptées à l'équilibre de la vie économique de l'époque qu'elles ont duré autant de temps. Bernard Lietaer est allé plus loin, et, en s'appuyant sur des recherches sur les écosystèmes, a tenté de donner une base plus scientifique à cette explication. Il cite notamment les recherches d'Ulanowicz (2009), spécialiste de l'étude d'écosystèmes et de leur mode de fonctionnement et de gestion des ressources.

Lietaer note que le principe de complémentarité (défini en introduction) est peu familier en économie alors qu'il l'est dans de nombreux autres domaines comme la physique (Bohr et Heisenberg) ou la philosophie (yin et yang du Taoïsme ; Bouddhisme). Il le définit comme deux phénomènes qui ne sont pas liés par quelque lien de cause à effet, mais qui sont tous les deux nécessaires simultanément à la compréhension d'un phénomène complexe. Ainsi, une fermeture éclair, le fond et la forme d'un texte.

Plus précisément, dans "Quantifying sustainability: Resilience, efficiency and the return of information theory" (Lietaer et al 2009), les auteurs modélisent le fonctionnement d'un

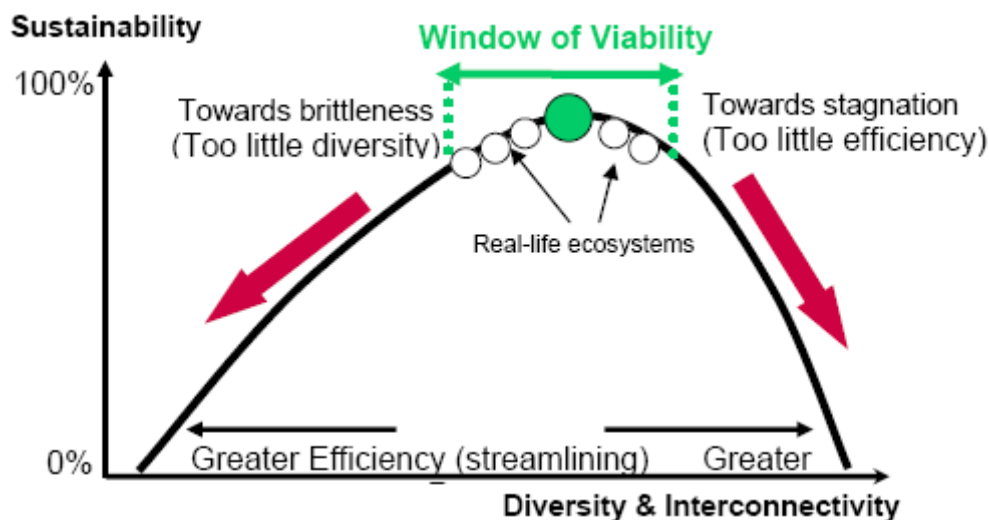
écosystème composé de plusieurs espèces, proies et prédateurs, et de ressources. « La capacité pour un système d'évoluer et de se réorganiser réside dans deux aspects : il doit être capable d'exercer suffisamment de force dirigée (ascendency) pour maintenir son intégrité dans le temps. Simultanément, il doit posséder une réserve d'actions flexibles qui peuvent être utilisées pour réagir aux nouvelles perturbations. » (Note : Traduction de l'auteur) Cela signifie qu'un système doit être capable de produire effectivement un certain nombre de ressources (être efficace), mais que l'optimisation de l'écosystème vers un système hyper-efficace le rendrait plus fragile. L'hyper-efficacité implique la sélection des meilleurs facteurs dans des conditions données, les non-sélectionnés disparaissant. Mais si les conditions viennent à changer, le système n'est plus du tout aussi efficace et ne dispose pas de ressources pour s'adapter.

Cette analyse va donc au-delà des représentations mécanistes de l'économie orthodoxe, où le problème fondamental est l'efficacité du système à allouer les ressources disponibles aux meilleurs producteurs. La vision tirée de l'étude des écosystèmes apporte une nouvelle dimension, la "réserve d'actions flexibles" (« *reserve of flexible actions* »), aussi appelée résilience. C'est grâce à elle que le système peut s'adapter. Il ne s'agit pas de ressources inutilisées, mais d'éléments qui ne sont pas optimisés pour l'efficacité. Ainsi, un système peut produire de trois manières différentes à partir d'une ressource, même si l'une des trois manières est bien plus efficace que les autres. Si un brutal changement de conditions survient, le meilleur processus peut soit ne plus fonctionner, soit fonctionner moins bien que les autres. Les trois processus peuvent aussi se protéger mutuellement. Par exemple, les mono-cultures, établies pour maximiser la production durant la « révolution verte », augmentent substantiellement les risques d'épidémies et de dommages faits par les insectes (FAO, 1996). La maximisation du profit imaginée à l'origine est détruite par l'absence de résilience du système. La théorie rejoint l'évidence empirique et le bon sens : « il ne faut jamais mettre tous ses oeufs dans le même panier ».

En conséquence, on peut observer un monde dominé par deux tendances, avec d'une part les processus qui contribuent à augmenter l'ordre et les contraintes d'un système vivant (efficacité), et d'autre part une tendance à la désorganisation. Cette tendance est semblable au principe d'entropie, développé par Georgescu-Roegen en économie à partir des travaux de Sadi-Carnot sur les lois de la thermodynamique. Georgescu-Roegen (2008) montre que les sciences économiques fonctionnent sous les principes de la mécanique. Or la mécanique ne

reconnaît pas le changement qualitatif, mais seulement le déplacement dans l'espace, donc considère que tout processus peut être inversé. La thermodynamique a pris son essor avec les études de Carnot sur la machine à vapeur. La loi fondamentale pour Georgescu-Roegen, qui n'est pas prise en compte selon lui dans les sciences économiques de son époque, est la deuxième loi de la thermodynamique, ou principe de Carnot, qui peut s'énoncer simplement ainsi : « l'entropie d'un système isolé augmente continuellement (et irrévocablement) vers un maximum ». L'évolution d'un système isolé implique une désorganisation inéluctable matérialisant la perte de l'énergie utilisable. Concrètement, en utilisant des matériaux pour faire une voiture, on va disséminer ces matériaux et perdre l'énergie qu'on a utilisée pour sa fabrication de manière irréversible. Un stock de métal est organisé, exploitable. Des millions de véhicules et de morceaux métalliques usagés sur toute la planète ne sont jamais réutilisables à 100%. D'où l'augmentation de l'entropie, c'est-à-dire la désorganisation.

Ces tendances sont opposées en principe mais ont besoin l'une de l'autre pour établir un système pérenne. Les auteurs définissent ainsi le néologisme "effilience", contraction d'efficacité et de résilience, pour incarner cette approche. La "fenêtre de vitalité (ou de viabilité)" désigne quant à elle l'aire où les systèmes sont "effilients", c'est à dire optimaux. Cette notion d'aire s'oppose au *point* utilisé dans l'économie mécaniste où l'on calcule bien plus souvent des extrema, minima ou maxima, représentés par des points, c'est à dire des solutions uniques. Le schéma des auteurs permet de bien visualiser la construction théorique :



Source: Lietaer et al, 2009

Les auteurs soutiennent que cette théorie peut être appliquée en économie, non pas parce que la nature est une bonne analogie pour l'économie, mais parce que ce sont deux systèmes complexes répondant aux mêmes lois et caractéristiques. Les preuves empiriques ne sont pas

aussi développées en économie que dans les sciences de la nature. Néanmoins, le système Wir en Suisse apporte une base empirique solide. Ce système se fonde sur une monnaie complémentaire créée en 1934 durant la Grande Dépression, et fonctionnant toujours. Un quart des PME suisses sont intégrées dans ce système, échangeant un volume d'environ 2 milliards de dollars. La monnaie circule en parallèle avec le Franc Suisse, et sa convertibilité est assurée par des stocks de produits disponibles dans les entreprises adhérentes. Cette monnaie fonctionne, pour reprendre les termes de l'article de Lietaer et al (2009), comme une réserve de résilience. Lorsque le crédit en monnaie officielle se réduit suite à une crise (« credit crunch »), les entreprises n'ont pas accès à de la monnaie *via* le crédit pour produire et échanger. Les banques refusent en effet de prêter, ou alors offrent des taux bien supérieurs aux taux d'avant crise, pour se prémunir des taux de défauts bien plus importants à venir. La rentabilité des projets de la firme, elle-même touchée par la crise, ne permet pas de les rembourser : la firme ne peut donc accéder au crédit. Elles troquent alors leurs stocks contre de la monnaie complémentaire afin de continuer à acheter et vendre, puisque c'est une solution qui leur permet de continuer à fonctionner. Evidemment, cette solution n'est pas optimale tout le temps, puisque cette monnaie non-officielle n'est acceptée que par un groupe plus réduit d'acteurs qui forme le sociétariat de la banque. Il est économiquement plus intéressant de disposer de francs suisses, acceptés partout et convertibles à l'international : c'est pourquoi les échanges en WIR diminuent lorsque le crédit en monnaie officielle augmente. James Stodder (1998, 2000) de la Rensselaer University, a étudié les données de la Banque Wir sur 60 ans et les a comparées aux évolutions économiques de la Suisse. Sa conclusion est que cette monnaie a joué un rôle contra-cyclique dans les périodes de crise, et a notamment permis aux entreprises d'éviter les ruptures de lignes de crédit. De manière plus générale, les monnaies complémentaires, tendent à se développer au moment des crises. Le Wir a été créé en 1934, l'Argentine des années 2000 a connu des systèmes qui ont pu atteindre plusieurs centaines de milliers de participants, le Japon depuis les années 1990 et le début de sa crise expérimente également beaucoup ces monnaies.

Enfin, il nous faut remarquer, en reprenant la citation d'Illich sur la complémentarité (voir la partie sur la critique d'Illich), que s'il n'utilise pas le principe de complémentarité pour parler de la monnaie, on peut supposer qu'il aurait tout à fait compris et probablement souscrit à l'analyse de Lietaer et al que l'on vient de présenter. Lietaer et Kennedy, comme nous l'avons déjà indiqué, font la même référence dans leur ouvrage (2008)

## C. Remarque critique sur l'appui scientifique

Nous remarquons que le passage des sciences du vivant à l'économie dans Lietaer et al (2009) est relativement peu argumenté : la nature complexe des structures de l'économie et de la nature permettent l'application de théories de l'une vers l'autre. Les similitudes peuvent être observées, mais affirmer que les structures, lois et caractéristiques sont identiques est difficile à admettre en l'état de l'argumentation.

### c. Les monnaies complémentaires locales existantes

Avant de passer aux illustrations, nous débutons par quelques repères généraux, fixant notamment les ordres de grandeur. Le volume de transaction est en général limité, avec moins d'un tiers des besoins d'un participant couverts en monnaie régionale et moins d'1% des échanges régionaux. L'objectif n'est toutefois pas l'autarcie, mais de couvrir entre 10% et 30% des besoins régionaux (Lietaer et Kennedy, 2008). Les objectifs sont très variables, et dépendent fortement de la situation locale. Les monnaies complémentaires peuvent servir à des secteurs et des fonctions assez différentes, et ne sont pas une solution prête à être répliquée industriellement partout dans le monde, selon un modèle fixé une fois pour toutes. En tant qu'outil, moyen, elle peut avoir une utilité, mais seulement si les fins ont été déterminées au préalable.

### **Objectifs courants des expériences de monnaies complémentaires régionales (Lietaer et Kennedy, 2008)**

- Améliorer l'autonomie régionale, avec par exemple un mécanisme anticyclique permettant d'amortir les fluctuations macroéconomiques mondiales (cas du WIR).
- Système de financement et d'échange durable, indépendant de l'instabilité financière mondiale.
- Fournir aux petites et moyennes entreprises un nouveau type de liquidités financières qui les aident à se protéger des crises financières, et, en temps normal, à lancer de nouveaux produits.
- Réduire le chômage et renforcer la création de valeur et des revenus dans la région.
- Permettre une meilleure connexion entre producteurs et consommateurs, réduisant les coûts environnementaux.

- Renforcer la dimension régionale des équipements d'infrastructures, tels les transports ou la fourniture d'eau et d'électricité
- Renforcer l'identité régionale

### **Illustration : le réseau Regios en Allemagne**

Les expériences des « regios » en Allemagne, Autriche et Suisse concernent 63 projets dont 28 opérationnels en 2008. Il s'agit d'expériences de monnaies complémentaires lancées par Margrit Kennedy sous le label commun de « regios » avec un nombre de règles à respecter (voir ci-dessous). De nombreuses expériences ont eu lieu dans des secteurs ruraux éloignés des centres industriels. Ainsi, les premières expériences ont été menées par des agriculteurs dont l'objectif était de maximiser l'approvisionnement en énergies renouvelables locales. Les agriculteurs ont utilisé la monnaie complémentaire pour structurer une filière bio avec un réseau de distribution indépendant : l'identité et l'originalité de cette filière étaient facilement identifiées grâce à l'instrument monétaire original que constitue la monnaie complémentaire locale. Le mouvement de l'agriculture biologique allemand a rapidement suivi. La seconde étape du développement a vu l'arrivée de petits entrepreneurs désireux de s'inscrire dans le marché local et dans des réseaux plus respectueux de l'environnement. Troisièmement, des initiatives ont émergé dans des villes, en particulier des circuits de production et consommation bio : à Brême, la monnaie « Roland » a été lancée par un de ces circuits, et sert uniquement à acheter dans le circuit bio des adhérents.

Le réseau Regio permet de mutualiser les expériences, et de développer des compétences transversales. Une équipe de soutien formée par des bénévoles spécialistes de droit ou d'informatique aident les expériences labellisées « regios ». 7 principes caractérisent ces projets:

- Objectif du bien commun
- Mise en œuvre professionnelle
- Transparence totale des comptes et des mécanismes pour les utilisateurs
- Contrôle démocratique des utilisateurs
- Stratégie financière durable du système
- La circulation de la monnaie doit être garantie
- Volonté de collaboration avec autres regios

- Non obligatoire mais recommandé : pas d'intérêts sur la monnaie.

Arrivé à ce stade, il nous paraît important de réaliser un petit encadré sur la monnaie fondante. On vient de voir qu'il est recommandé pour les regions de ne pas avoir d'intérêt. De fait, de nombreuses monnaies complémentaires, dont les regions, fonctionnent en monnaie fondante, si bien que l'on a tendance à les confondre. Nous nous appuyons ici sur un numéro d'Alternatives Economiques (2006) :

Pour garder les aspects positifs de la monnaie, facilitateur d'échange, et supprimer les aspects négatifs comme la spéculation et la concentration des richesses provoquées notamment par l'intérêt, l'économiste Silvio Gesell propose la monnaie fondante. Il s'agit d'inciter les agents à faire circuler la monnaie et à ne pas la garder, en pratiquant le « démurage », c'est-à-dire faire en sorte que la monnaie perde de sa valeur périodiquement. « Ses théories, qui ont fait l'admiration de Keynes, ont été appliquées pour la première fois dans une petite ville du Tyrol autrichien, Wörgl, pendant la grande crise des années 30. A l'initiative du maire de la ville, une monnaie locale fut émise, dont la caractéristique était de se déprécier de 1% par mois: pour qu'un billet reste valable, un timbre devait y être apposé un jour donné de chaque mois. Ces billets avaient un double avantage sur la monnaie officielle: ils devaient être dépensés localement et ils circulaient naturellement beaucoup plus vite, puisque les garder coûtait de l'argent. L'économie locale aurait ainsi bénéficié d'un sérieux coup de fouet. Mais l'expérience fut rapidement interrompue par la Banque nationale d'Autriche. Le principe de la monnaie fondante continue cependant d'inspirer de nombreuses monnaies sociales à travers le monde. » (2006)

La monnaie fondante est donc un mécanisme qui s'adapte bien aux objectifs des monnaies locales, mais qui n'en est pas une condition nécessaire.

### **Typologie des expériences existantes**

Il s'agit ici pour nous, après avoir développé quelques illustrations dans les pages précédentes, d'offrir une vision claire des principaux mécanismes de monnaies complémentaires et de leurs champs d'intervention. Cela permet d'organiser une première typologie des monnaies complémentaires, d'autant plus nécessaire que les expériences paraissent toutes différentes.

Trois composantes ont été identifiées par Lietaer et Kennedy (2008) à partir des expériences en place :

- Un système de bons acheteables en euros, assurant la fonction de moyen de paiement
- Un cercle de coopération ou système de crédit mutuel est un système de compensation permettant l'échange de biens et services sans nécessité de faire intervenir l'argent officiel.
- Une banque régionale coopérative

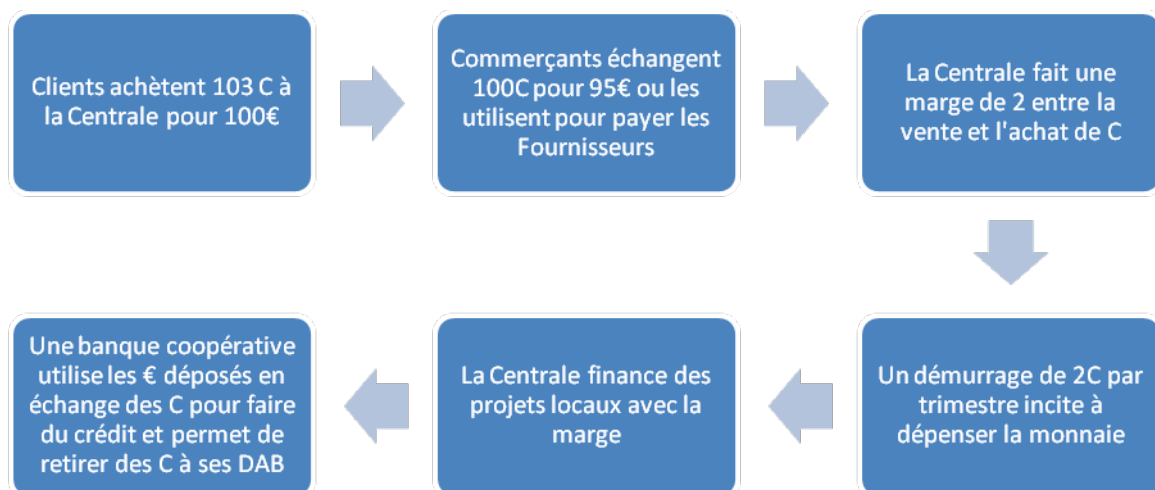
Idéalement, les trois types sont présents sur le même territoire et font partie intégrante d'une stratégie cohérente de développement régional. Cela n'existe pas encore. Nous illustrerons donc chacun des types par des exemples d'horizons différents. En théorie, les trois fonctions d'une monnaie moderne (voir ci-dessus) sont remplies, mais par des institutions et des moyens différents : (i) les bons comme moyens de paiement, (ii) le cercle de coopération pour l'unité de compte, et (iii) la banque pour la réserve de valeur.

**Le système de bons** est similaire aux réductions distribuées par les grands magasins dans les boîtes aux lettres ou sur les tickets de caisse. Cela permet de payer une partie des achats réalisés dans un magasin, le reste (la plus grosse partie) étant réglée en monnaie officielle. Le but est de fidéliser le client, en l'incitant à venir dans le magasin avec une réduction. Le système de monnaie complémentaire étend la validité des bons à un ensemble de magasins proches géographiquement, et permet de payer une part importante voire la totalité des achats par les bons. Ceux-ci peuvent être distribués par les commerçants (qui les auront préalablement achetés), comme des bons de réduction traditionnels, soit être achetés directement par les clients auprès de l'institution émettrice. Pour conserver l'incitation propre au système de bon de réduction, l'achat d'une quantité de bons est bonifié. En achetant 100€ de bons, on obtient ainsi 103 bons, avec une parité acceptée par les magasins de  $1€ = 1$  bon. Le pouvoir d'achat est donc augmenté de 3% dans ce cas. Si l'on veut changer ces bons contre des Euro, on paye une taxe de quelques pourcents (5% par exemple). Cela permet de financer l'émission des billets et de dégager une marge pour financer des projets d'intérêt général. Cela incite aussi les possesseurs de bons à les utiliser pour payer leurs fournisseurs et faire circuler la monnaie. Ce « démurage » (voir encadré sur la monnaie fondante ci-dessus) incite enfin les utilisateurs de ces bons à les dépenser avant leur date de dépréciation pour créer plus d'activité économique. Concrètement, ces bons peuvent être imprimés et/ou inscrits



sur des comptes électroniques, une carte permettant généralement le paiement. D'après Lietaer et Kennedy (2008), près de 90% des monnaies complémentaires sont électroniques.

Le Chiemgauer en est l'exemple le plus réussi. Il s'agit de créer un moyen de paiement contribuant au développement de la région. Il repose sur le soutien des commerçants locaux, qui financent une partie du mécanisme. Pour les inciter à commencer à financer le mécanisme sans avoir de preuve de résultat, on leur offre un espace publicitaire dans un magazine local édité par le projet.



### **Dynamique du mouvement :**

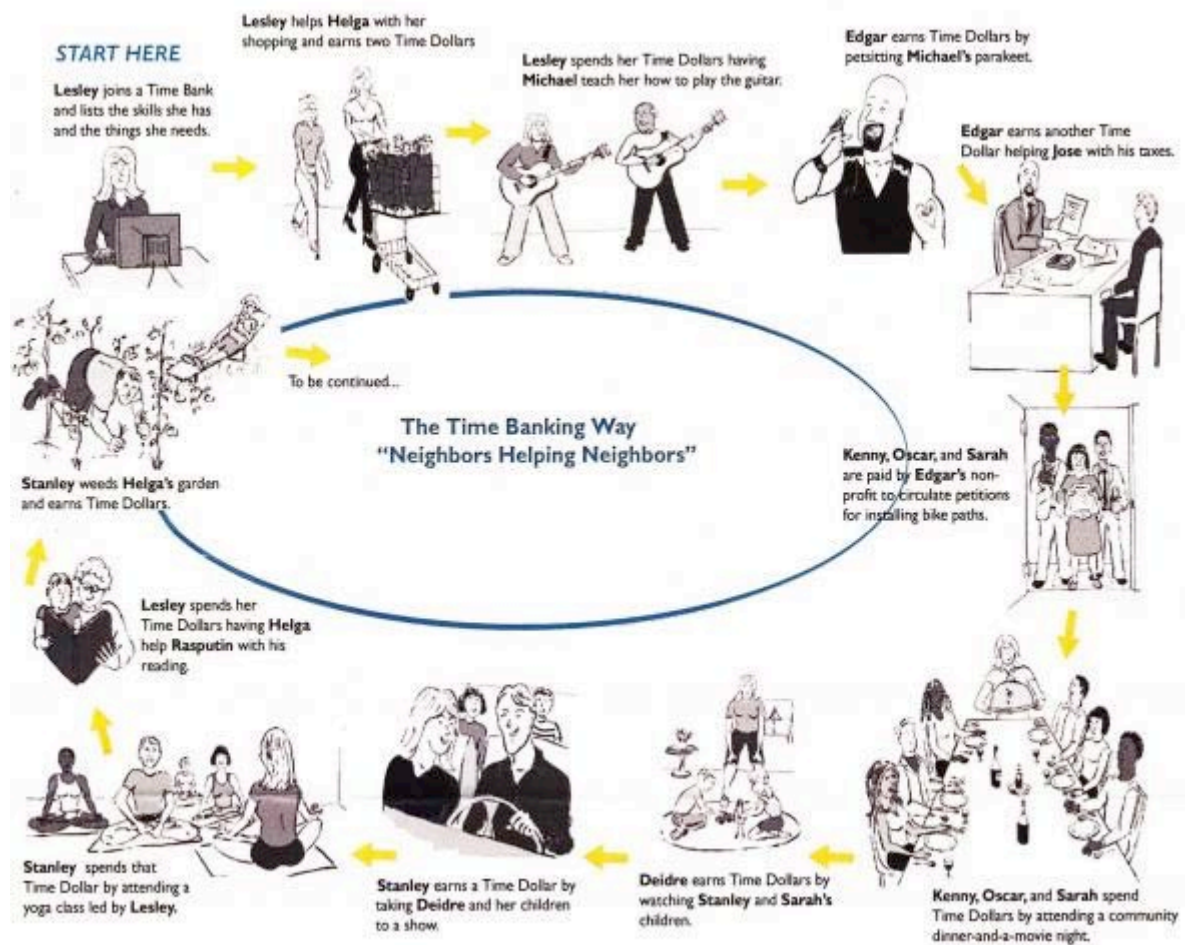
Clients	Commerçants	Centrale
<ul style="list-style-type: none"> <li>• Amorcent la pompe en achetant les bons</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Annonces publicitaires contre acceptation des C</li> <li>• Réticents au démarrage puis favorables car augmentation de la dépense des clients avant fin du trimestre</li> <li>• Diminuent leurs échanges de C en euros pour éviter la commission de 5%</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• C échangés 20 fois par an contre 3.5 pour l'€</li> <li>• Emission de C électroniques après 4 ans vu le succès</li> <li>• C dans DAB avec GLS</li> <li>• 6K€ de revenus en 2007</li> <li>• Convertibilité empêche gonflement déraisonnable de masse de C</li> </ul>

**Chiffres clés :** 250K€ sont en circulation à mi-2008 (130K€ en bons et 120K€ en électronique). Le chiffre d'affaires (CA) annuel généré de 3.8m€, voire 4.75m€ car la moyenne des paiements est de 80% en C et 20% en €. Le volume par ricochets de personnes découvrant des entreprises par le réseau Chiemgauer, sans disposer de C et payant en € est estimé à au moins 500K€.

Nous en venons au deuxième grand type de système monétaire complémentaire, le cercle de coopération. Il s'agit ici d'un modèle utilisable entre acteurs du même groupe, particuliers ou commerçants, mais pas entre ces deux groupes comme les bons.

### **Le cercle de coopération**

Les transactions sont enregistrées dans une chambre de compensation. Le système est similaire au crédit mutuel et aux systèmes de troc. Cela permet à des personnes ne disposant pas de moyens de paiement de participer au système. Voici un schéma extrait d'une Time Bank ou « banque du temps », qui permet de compter les heures que des habitants donnent à d'autres personnes vivant à proximité, que ce soit du bricolage ou des cours de langues. Personne n'a de moyen de paiement au départ, c'est le fait d'utiliser son temps dans la communauté qui est récompensé.



Source : <http://www.cooplamaisonverte.com/fr/node/1779>

Il faut effectuer une distinction entre les cercles de coopération entre entreprises et ceux entre particuliers. Les cercles de coopération entre entreprises peuvent nécessiter des garanties sous formes de stocks de produits (comme pour le WIR, voir ci-dessus). A l'inverse, comme on l'a vu, les cercles de coopération entre particuliers peuvent se passer de garantie. En général, il existe des plafonds sur les comptes des personnes, pour éviter par exemple que quelqu'un consomme sans cesse des prestations de ses voisins sans jamais rendre la pareille.

Avantages du cercle de coopération :

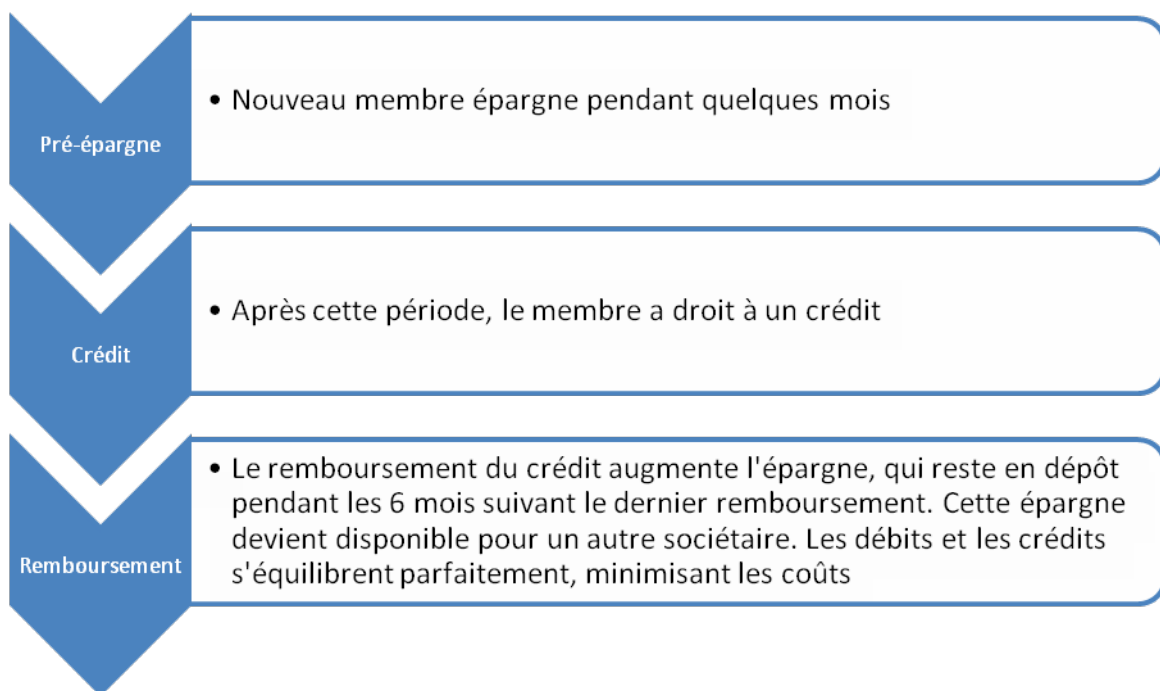
Entreprises	Particuliers
<ul style="list-style-type: none"> <li>• Augmenter le CA,</li> <li>• surmonter une période de creux,</li> <li>• gagner de nouveaux clients,</li> <li>• jouir d'une meilleure transparence sur le marché,</li> <li>• réduire ses coûts,</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Echanger des services facilement dans une communauté</li> <li>• Intégrer des personnes non solvables à l'échange</li> <li>• Favoriser l'entraide et les relations locales</li> </ul>

<ul style="list-style-type: none"> <li>• disposer d'un partenariat fort avec d'autres entreprises.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Rendre plus intéressant les activités non rémunérées et non monétarisées</li> </ul>
---	--

Le troisième type de mécanisme est le plus complexe, celui qui nécessite le plus de moyen et de compétence, et qui est donc le plus rare : la banque coopérative. Elle est le troisième étage, le plus élevé, le plus macro-économique, de la pyramide. Elle gère le crédit et l'épargne.

### La banque coopérative

Ce modèle est illustré par Lietaer et Kennedy avec la banque JAK (97m€ de dépôts, 86m€ de financements pour ses membres), qui comprime ses coûts en ne versant pas d'intérêt sur ses comptes épargnes notamment, lui permettant de faire payer son travail et pratiquement pas d'intérêt. Posséder un compte à la JAK donne une voix, indépendamment du montant déposé.



Les crédits sont financés par les dépôts des membres, qui ne reçoivent pas d'intérêt. Un paiement d'avance est exigé de la part des emprunteurs, sauf les années où le volume des dépôts dépasse le volume de demande de crédit.

Le remboursement du crédit permet de recouvrer la somme empruntée et d'épargner. Cette épargne est mise à disposition des autres membres pendant six mois. Les intérêts de la garantie de 20% des dépôts en emprunts d'Etat servent à la réduction des coûts du crédit.

La JAK bénéficie du réseau très dense de la poste suédoise pour que ses membres puissent encaisser et retirer de l'argent, et n'a donc pas besoin d'entretenir un grand réseau d'agences.

Le contact avec les membres se fait par des bénévoles, qui reçoivent en compensation le droit d'effectuer une semaine de stage à la centrale, de participer à des formations, et des points bonus échangeables. Il n'y a pas de budget publicitaire, les nouveaux membres adhèrent sur recommandation de sociétaires.

Pourquoi maintenir son épargne non rémunérée ? D'abord car en période d'insécurité financière, les dépôts à la JAK sont très sûrs. Ensuite parce que des points bonus sont distribués, donnant droit à de nouveaux crédits ou à des réductions de périodes d'épargne préparatoire ou de délai d'attente après remboursement. Ces points bonus peuvent être offerts.

Après cette typologie qui nous a permis de mieux organiser l'univers des monnaies complémentaires, et de ponctuer notre travail de définition, nous pouvons commencer notre travail de recherche proprement dit : la monnaie complémentaire locale est-elle un outil convivial au sens d'Illich ?

## **1.5. La monnaie complémentaire locale face à Illich**

### **La monnaie complémentaire locale est-elle un outil convivial ?**

De manière très simple, nous commencerons par vérifier l'adéquation de la définition de l'outil convivial à la monnaie complémentaire locale.

**« L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. Personne n'a besoin d'un diplôme pour s'en servir, on peut le prendre ou non. »**

Il est possible d'étudier l'application à la monnaie complémentaire locale à deux niveaux : le cas d'une monnaie locale installée dans une communauté, et le point de vue des habitants d'une communauté par rapport à la possibilité de créer cet outil.

Une monnaie locale installée dans une communauté est utilisable sans difficulté et sans diplôme par les habitants. Manipuler des billets ou des cartes est relativement aisé. Nous pouvons toutefois apporter un bémol sur l'utilisation de systèmes électroniques et de cartes. Cela demande un investissement technologique et financier plus important, et la maîtrise de terminaux de paiement n'est pas à la portée de tous. Au-delà de l'analyse théorique, les

modalités techniques mises en place ont donc un rôle très important pour pouvoir qualifier l'outil de convivial. Il faut enfin préciser que les considérations conviviales ou d'autonomie sont souvent prises en compte par les promoteurs de monnaies complémentaires. Ainsi, le système électronique de gestion de monnaies complémentaires le plus développé est Cyclos, un logiciel libre développé par une ONG hollandaise. Plus de 90% des monnaies complémentaires étant électroniques, ce point conserve toute son importance.

Une monnaie locale peut-elle être utilisée aussi souvent ou aussi rarement qu'on le désire ? Cette monnaie étant complémentaire, et non alternative, elle offre un choix, et nous pouvons donc répondre *a priori* oui à la question. Comme possibilité offerte en plus de la monnaie moderne, on peut l'utiliser aussi souvent qu'on le désire, contrairement à la monnaie moderne dans laquelle nous sommes obligés de payer les institutions modernes (mèdecins, professeurs avec des impôts en monnaie moderne, marchandises industrielles, etc). Dans les cas où la monnaie locale est obtenue en l'échangeant contre de la monnaie moderne, on peut utiliser aussi souvent cette monnaie que l'on dispose de monnaie moderne à échanger. Il existe donc la limite de la quantité de monnaie moderne dont nous disposons. Ici c'est le lien entre l'outil potentiellement convivial et le monopole radical qui crée une limite gênante. Si nous reprenons les types de monnaie complémentaire, on s'aperçoit que le système de bons est limité, tout comme le système de banque coopérative. Par contre, le système de cercle de coopération chez les particuliers permet de s'affranchir de cette limite.

C'est donc pour l'instant un point de blocage pour ces systèmes. D'autres systèmes n'impliquent pas la détention préalable de monnaie moderne, comme le WIR, où les stocks servent de garantie à la monnaie. Mais il existe encore une richesse échangeable pour entrer dans le système, qui est limitatif. Là encore nous découvrons un point bloquant. Ce point est bloquant dans la mesure où nous étudions notre époque et la transition du système monétaire moderne au système monétaire complémentaire.

Lorsqu'Illich, à la page 306 du « Genre vernaculaire » (2005), parle de la disparition des monnaies locales au profit de la monnaie de l'Etat moderne, il parle de monnaies intégrées au domaine du genre, qui sont donc pour lui des outils conviviaux, à la dimension de la communauté, qui ne sont utilisées que marginalement, la subsistance étant majoritairement produite par les hommes. Nous pouvons aussi préciser, suite à une note, (2005, Le Genre vernaculaire, p458) pourquoi la monnaie locale peut être intégrée au domaine de la subsistance et non au domaine marchand. Illich y précise que « K. Polanyi établit une

distinction entre l'échange social (même monétaire) de biens et la vente de marchandises par les commerçants. [...] J'oppose la marchandise simple, « découverte » par Aristote, à la marchandise capitaliste, biens industriels ou services, la première tirant son origine du genre et non la seconde. »

Enfin, et la spécificité de la monnaie entre en jeu ici, cette limite à la monétarisation n'est pas forcément une mauvaise chose dans une perspective Illichienne. Monétariser les sous-monétarisés n'est pas forcément le meilleur chemin vers l'autonomie. C'est le monopole radical sur d'autres valeurs vernaculaires qui est en cause, et c'est donc la création d'autres outils conviviaux qui est sans doute nécessaire.

D'autre part, nous pouvons considérer l'outil du point de vue d'habitants d'une communauté qui envisagent sa création. Comme le montre notre étude terrain, il suffit de peu de moyens matériels pour créer une monnaie locale. Le plus dur est de créer ou de mobiliser un système social, la confiance et l'investissement des participants potentiels. De ce point de vue, la construction d'une monnaie locale n'est pas celle d'un produit industriel complexe, hors de portée des habitants communs. Il est possible d'utiliser ce concept en l'adaptant aux besoins de la communauté, pour un usage marginal ou majoritaire, c'est-à-dire à des fins déterminées par ses créateurs, qui peuvent être très précises (promotion de l'agriculture biologique, échange de savoirs et savoirs faire, etc).

**« L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. »**

L'originalité des monnaies locales et de leur système de monnaie fondante, qui est le plus souvent adopté, est que, ne produisant pas d'intérêt, elles ne génèrent pas d'effets boule de neige de concentration des richesses. La contradiction au cœur des monnaies modernes entre fonction de moyen de paiement et fonction de réserve de valeur n'existe pas. Utiliser la monnaie locale n'empiète donc pas sur la possibilité d'autrui, au contraire. En l'utilisant, je transmets l'outil pour qu'il soit utilisé par celui qui la reçoit, augmentant sa liberté d'action. Un effet indirect réside dans le fractionnement du pouvoir d'achat entre monnaie moderne et monnaie locale. L'utilisation de la monnaie locale peut se faire au détriment de la monnaie moderne s'il y a convertibilité. Cela peut donc diminuer la monétarisation, en enlevant du capital producteur d'intérêts vers des systèmes de monnaie avec peu, pas d'intérêt ou un intérêt négatif (monnaie fondante).

**« Entre l’homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d’intentionnalité »**

La monnaie locale, créée par la communauté et pour elle, reflète les spécificités culturelles locales. Elle traduit donc des valeurs, des façons de vivre du cru. L’utiliser, c’est manifester la volonté de ne pas utiliser l’outil industrialisé, sans identité, neutre, et lui préférer un outil que l’on contribue à créer et à façonner, et qui nous représente. Dans ce sens, le lancement récent de pièces d’Euro à l’effigie de représentations des régions de France (la même initiative a été lancée dans d’autres pays) montre le déficit de reconnaissance, de sens, d’intentionnalité dans cette monnaie.

Au vu de ces éléments, nous pouvons donc conclure que la monnaie complémentaire locale est un outil convivial *en puissance*, mais pour qu’elle le devienne *en acte* les choix techniques concrets sont déterminants. D’autre part, l’état actuel de la société crée un point bloquant car il exclut une partie de la population de l’utilisation de monnaies locales. En effet, pour participer à de nombreuses initiatives de monnaies locales, il est nécessaire d’avoir déjà accumulé des ressources. Nous touchons ici aux limites de la monnaie dans la société. Même si c’est un élément essentiel des sociétés dans lesquelles nous vivons, il serait illusoire de croire qu’en changeant simplement de monnaie il est possible de révolutionner la société.

Au vu de cette conclusion, il est intéressant d’étudier une expérience réelle, pour voir s’il est possible de faire d’une monnaie locale un outil convivial *en acte*.



# **Partie 2. Etude terrain d'une monnaie complémentaire locale : l'Occitan à Pézenas**

## **2.1. Présentation de la littérature sur les expériences de monnaies complémentaires**

Selon Edgar Cahn, qui a contribué au lancement de 300 systèmes de monnaies complémentaires, depuis 1982 et son Time Dollar, l'élément essentiel est la crédibilité du leadership auprès des utilisateurs (commerçants locaux, société civile, autorités locales et régionales, etc), pour qu'ils acceptent les paiements dans cette monnaie. Les commerçants en particulier sont difficiles à convaincre (Lietaer et Kennedy, 2008)

Lietaer et Kennedy développent eux une liste de défauts et de difficultés courants:

### Défauts courants :

- Surplus d'idéalisme
- Déficit en connaissances élémentaires d'organisation

### Difficultés :

- Créer à la fois un système social et un système monétaire. En effet, sans apprentissage social, les principes qui sont au cœur du concept (solidarité, transparence et contrôle démocratique) ne peuvent être garantis.
- Les monnaies complémentaires en sont au tout début, beaucoup de situations inattendues peuvent surgir : il faut en plus des qualités de communiquant une intelligence créative et pragmatique.

- Avoir une excellente connaissance de la région, ses ressources, besoins, spécificités
- L'approche par la base (créer *ex nihilo* un système avec les habitants) est une approche longue et patiente, durant généralement cinq à six ans, nécessitant de convaincre les acteurs locaux. Cette « traversée du désert » nécessite de la persévérance et un grand engagement personnel et financier.

Hirota (2010) a lui synthétisé les recherches sur les expérimentations de monnaies complémentaires au Japon, et note qu'il est important de reconnaître que la plupart des expérimentations ne visent qu'à développer la solidarité à l'intérieur d'une communauté (ou « *uchi* » selon la terminologie japonaise) sans toucher aux défauts de la structure socio-économique japonaise.

## **2.2. Présentation de l'Occitan**

A. Qu'est ce que l'Occitan ?



L'Occitan a été lancé début 2010, avec au départ plusieurs réunions puis le début de la circulation des billets le 18 janvier 2010.

### Mécanisme

L'Occitan est une monnaie locale constituée de billets de différentes valeurs faciales (1, 2, 5, 10 Occitans) échangeable contre des biens ou services uniquement auprès de commerces ou d'organismes participants. Un commerçant achète des Occitans à parité avec l'euro (1€ donne droit à 1 Occitan) pour les redistribuer sous forme de bonus ou de point cadeau à ses clients. Il est devenu possible dans un second temps aux consommateurs d'acheter eux-mêmes des Occitans. Tout possesseur d'Occitans peut les échanger contre des euros moyennant une commission pour frais de change de 4 % pour l'adhérent et de 6 % pour le particulier.

Ces 4 % et 6 % financent un Fonds de Dotation, émetteur et gestionnaire de la monnaie. Celui-ci couvre ses frais de fonctionnement et peut également proposer des prêts sans intérêt à des porteurs de projets locaux (exemple: investissements productifs agricoles locaux ou autres activités définies dans ses statuts)

L'Occitan a une durée de validité d'un an. Au-delà, les billets ne sont plus valables. Cela permet, comme pour la monnaie fondante, d'inciter les détenteurs à le dépenser. D'autre part, cela permet de récolter de l'argent pour le Fonds de dotation.

### **Repères chiffrés :**

- Le coût d'impression des billets a été de 1200€, financé par le fondateur du projet. Cela revient à environ 1 cent le billet.
- Au 15/08/2010, 8000 Occitans ont été mis en circulation. Concrètement, la plupart de commerces ont reçu des sommes très faibles (quelques dizaines d'Occitans, et certains n'en ont jamais reçu). Il existe des exceptions, mais il y a consensus sur le fait que l'Occitan est pour l'instant loin de s'être installé dans le paysage monétaire.

### **Fiscalité**

L'Occitan est une « devise » (c'est ce qui est inscrit sur les billets) et considéré comme un bon de réduction. Le chiffre d'affaires est comptabilisé en Euro, et il n'y a donc aucune complication fiscale à ce stade. Par contre, les commerçants ne peuvent payer leurs impôts en monnaie complémentaire.

### **Histoire**

La personne à l'origine du projet est Jean-François Marquès, commerçant installé dans la région depuis plusieurs années mais non originaire de Pézenas. Après s'être renseigné personnellement sur le fonctionnement de la monnaie, les circuits financiers, il en a tiré la conclusion que le système actuel était indéfendable, et que la monnaie devait être réapproprié par les citoyens et non laissée aux banques. Président de l'association des commerçants de Pézenas durant un an, il a ainsi décidé de lancer l'Occitan à la fin de son mandat. Il a reçu le soutien de quelques commerçants qui ont pu l'aider ponctuellement, mais il a effectué la majorité du travail, la plupart des commerçants ne souhaitant pas s'engager dans la mise en

place du projet. Les réunions d'information n'ont pas connu un grand succès, et il a donc réalisé du porte à porte pour convaincre les commerçants.

68 commerçants du centre historique de Pézenas avaient adhéré à la monnaie au moment où nous avons effectué les entretiens, c'est-à-dire qu'ils prenaient l'engagement de les accepter. L'adhésion au projet impliquait la signature d'une convention très courte (une page) et annulable sans délais. Le degré d'investissement varie fortement. Certains ont acheté des Occitans pour se constituer un fonds de caisse, rendre la monnaie ou distribuer des Occitans, mais d'autres se sont simplement engagés à les accepter.

## **Objectifs**

Les objectifs sont ambitieux dans la mesure où à terme, c'est la réappropriation de la monnaie qui est visée, au détriment des banques. Cependant, dans l'idée de son promoteur, il suffit qu'une monnaie locale fasse ses preuves n'importe où en France pour donner une impulsion partout ailleurs, et par la suite créer un grand réseau de monnaies locales qui puisse créer une réelle alternative à l'Euro. L'objectif plus grand derrière ne dépend donc pas du succès de l'Occitan mais de celui d'une autre monnaie locale qui permettrait de crédibiliser l'initiative à Pézenas.

Il faut ensuite distinguer entre deux degrés d'objectifs, ceux affichés lors des réunions, sur les tracts, sur le site internet, et d'autre part les objectifs réels. Sur les tracts, sur le site ([www.devisoccitan.org](http://www.devisoccitan.org)), il est beaucoup plus question d'outil marketing, de fidélisation, d'outil pour faire augmenter le chiffre d'affaires, retenir les clients au centre ville pour éviter leur fuite vers les grandes surfaces de la périphérie, que de se réapproprier la monnaie contre les banquiers et leur monopole de création du crédit. Le fait d'être la première initiative créée en France est mis en avant pour attirer les media. La stratégie est indirecte, oblique. C'est donc principalement l'intérêt privé individuel et l'intérêt privé de commerçants du centre-ville qui est touché. Cependant, l'esprit plus radical du projet transparaît, certains commerçants lors de notre pré-enquête terrain mentionnant l'esprit anti-banquiers et anti-capitaliste du projet.

## **La configuration particulière de Pézenas**

Les discussions conduites dans le cadre des entretiens sur place nous ont amené à préciser quelques éléments de contexte importants à la compréhension de l'enquête. Ces éléments sont plutôt issus de commerçants ayant accepté l'Occitan, et du fondateur lui-même, ce qui implique un biais. Leurs avis, interrogés séparément, convergent vers les éléments suivants. Il existe une opposition entre les commerçants piscénois propriétaires de leurs locaux (environ 20% à 25%) et les commerçants installés plus récemment. Le conservatisme des premiers (vivant dans une réalité économique très différente des autres car ne payant pas de loyer) bloquent la plupart des initiatives. Pour lancer l'Occitan (mais pas pour le financer de manière récurrente), le fondateur avait demandé une subvention à la ville. Un groupe de commerçants opposé à l'initiative a envoyé une lettre à la mairie pour qu'il n'y ait pas de subvention. Un autre conflit lié à la modification du sens de circulation a finalement conduit à la dissolution de l'association des commerçants. Nous n'avons pas réussi à obtenir plus d'informations sur ces faits, mais cela illustre le climat qui anime les commerçants du centre-ville.

Cette opposition a aussi des conséquences positives dans le sens où elle renforce la cohésion de chaque groupe. Pour les commerçants récemment installés, le lancement de la monnaie locale est justement vu comme une initiative, un apport de sang neuf, de dynamisme, qui tranche avec l'immobilisme des « anciens ». Alors que la situation économique est difficile, accepter l'Occitan devient un signe que l'on soutient ceux qui veulent développer l'intérêt général.

Cette notion d'intérêt général est importante, car la perception de cette initiative a parfois été celle d'une entreprise à but lucratif, des commerçants pensant qu'il s'agissait de gagner de l'argent avec. Le système de monnaie fondante (durée de validité limitée de la monnaie, commission lors de l'échange contre des Euro) en est une des causes.

La forte affluence touristique à Pézenas implique aussi une structure de clientèle originale. Les touristes ne sont que de passage et à part l'aspect ludique, leur utilisation de la monnaie locale ne fait pas vraiment sens.

Les caractéristiques de l'Occitan correspondent pour la plupart au modèle de bon que nous avons vu dans la section théorique et illustré par le Chiemgauer. Toutefois, s'il y a un mécanisme d'incitation à la dépense, il n'y a pas d'incitation à l'achat d'Occitan comme peut l'avoir le Chiemgauer, qui permet de recevoir 106 C pour 100€. Il est donc intéressant pour les clients de les acheter, et ceux-ci peuvent ensuite demander à de plus en plus de commerçants de les accepter. Ce sont donc *in fine* les commerçants qui payent le système dans le cas du Chiemgauer. Le deuxième défaut de l'Occitan est que les commerçants ne

reçoivent pas de réelle contrepartie contre la commission qu'ils payent au fonds de dotation lors de l'échange contre des Euro. Le Chiemgauer est lié avec un magazine qui héberge de la publicité pour les entreprises adhérentes. L'Occitan dispose seulement de timbres à secs à l'effigie du commerçant qui les achète, ce qui est à l'évidence insuffisant pour justifier de subventionner le système. Sans cette volonté de permettre d'avoir plus de 100 Occitans pour 100 Euro, il n'est pas intéressant pour les consommateurs d'en acheter. Les commerçants n'ayant pas voulu au départ réaliser cette subvention ou cet investissement, l'initiative n'a pas de moteur mécanique.

## B. Terrain

### a. Démarche adoptée

Nous avons vu dans la partie théorique sur le cas du Chiemgauer qu'un des principaux freins à l'établissement des monnaies est la réticence des commerçants. Il est donc intéressant d'étudier spécifiquement leurs réflexions sur le sujet. Ce point de vue a de plus l'avantage pratique de pouvoir réaliser des entretiens plus longs qu'avec d'hypothétiques consommateurs utilisateurs d'Occitans, puisque les commerçants sont installés chez eux. Enfin, l'Occitan ayant la particularité d'avoir été lancé par un commerçant, il semble raisonnable d'aller chercher à comprendre la logique qui a abouti à cette initiative. Nous avons tout de même cherché à recueillir des avis d'utilisateurs, indirectement, à travers les témoignages des commerçants eux-mêmes.

Nous avons d'abord réalisé une pré-enquête lors de notre première venue à Pézenas pour rencontrer le fondateur. Nous avons discuté avec quelques commerçants, la plupart adhérents à l'Occitan, pour comprendre la configuration du lieu et avoir une approche plus pertinente lors de la phase d'entretiens.

A un niveau plus macro-économique, le bassin d'emploi de Pézenas est relativement sinistré. La population est surtout composée de retraités, et la part de chômeurs y est importante, supérieure à la moyenne nationale.

### b. Hypothèses

Nous avons donc testé l'hypothèse que nous avons formulée sur les monnaies locales :

La monnaie locale dispose des caractéristiques pour être un outil convivial.

### c. Guides d'entretien

Afin d'avoir une vision contradictoire du phénomène, nous nous sommes attachés à interroger les commerçants qui ont fait le choix de ne pas accepter les Occitans. Deux guides d'entretien ont donc été élaborés, d'un format assez court mais dans l'objectif de détecter d'une part si une sensibilité (inconsciente) aux concepts d'Illich apparaissaient et permettaient de considérer la monnaie locale comme un outil convivial ; d'autre part de récupérer des renseignements plus généraux sur les monnaies locales. En particulier, si des liens entre l'attitude envers la monnaie locale et d'autres paramètres (acceptation de l'Euro, sentiment d'identité régionale, etc) existaient. Nous avons procédé à du porte-à-porte, en nous présentant comme étudiants. Les entretiens duraient en moyenne 5 à 10 minutes par commerçant. Les guides d'entretien se présentaient ainsi :

#### **Guide d'entretien pour les commerçants acceptant les Occitans**

Bonjour, vous acceptez les Occitans ? Est-ce que je peux vous poser quelques questions, je fais une étude sur les monnaies locales.

1. Pourquoi les acceptez-vous ? (on pose cette question ouverte puis on propose successivement les phrases suivantes pour faire réagir et préciser les motivations)
  - C'est un moyen d'attirer plus de clients, de les fidéliser ? Plutôt par les locaux ou les touristes ?
  - C'est un moyen d'affirmer l'identité locale, de Pézenas, de la région avec l'Occitan ?
  - C'est pour être solidaire entre petits commerçants contre les grandes surfaces ?
  - C'est parce que vous pensez que les banques et les autorités monétaires comme la banque centrale font mal leur travail, que la monnaie doit être récupérée par les citoyens ?
2. Est-ce qu'il est possible de plus s'impliquer dans la gestion de l'Occitan ? Est-ce que ça vous semble important d'y participer ?



3. Quelles sont les réactions des consommateurs ? Quels sont les freins à sa circulation, à son adoption ?
4. Envisagez-vous d'arrêter d'accepter les Occitans ? Si oui, pourquoi, si non, c'est par indifférence ou parce qu'il vous satisfait ?
5. Pensez-vous que ce soit un outil simple et efficace pour les échanges ?
6. Est-ce un outil de fidélisation aux effets classiques ou permet-il de créer de nouvelles relations ?

Classification des répondants :

1. Êtes-vous attaché à l'identité locale, comme les traditions, la langue occitane, etc ?
2. Qu'est-ce que vous pensez de l'Euro ? Pensez-vous qu'on aurait dû garder le franc ?
3. Depuis combien de temps êtes-vous installé à Pézenas ?
4. Pensez-vous qu'il faille consommer le plus possible localement ?

### **Guide d'entretien pour les commerçants n'acceptant pas les Occitans**

Bonjour, vous n'acceptez pas les Occitans ? Est-ce que je peux vous poser quelques questions, je fais une étude sur les monnaies locales.

1. Pourquoi ne les acceptez-vous pas ? (question ouverte puis proposition d'éléments pour préciser et/ou faire réagir)
  - Ca n'a pas d'intérêt pour vous
  - Les informations ont été insuffisantes ou vous ont repoussé
  - Afficher l'identité occitane ne vous plaît pas
  - Vous pensez que la monnaie est une affaire sérieuse que l'on doit confier aux autorités et aux banques ?
2. Envisagez-vous de rejoindre l'Occitan plus tard ou êtes-vous contre ? Qu'est ce qui vous y inciterait ?

Classification des répondants :

1. Êtes-vous attaché à l'identité locale, comme les traditions, la langue occitane, etc ?
2. Qu'est-ce que vous pensez de l'Euro ? Pensez-vous qu'on aurait dû garder le franc ?
3. Depuis combien de temps êtes-vous installé à Pézenas ?
4. Pensez-vous qu'il faille consommer le plus possible localement ?

#### d. Echantillon

Les commerçants du centre-historique de Pézenas sont environ 200. Au moment où nous avons effectué nos entretiens, 68 avaient adhéré à l'Occitan. Nous avons recueillis 10 témoignages de commerçants acceptant l'Occitan (soit 17% du total des acceptants) et 13 témoignages de commerçants ne les acceptant pas (soit 10% du total des non-acceptants).

Suite à notre pré-enquête ayant débouché sur la conclusion que de nombreuses spécificités conditionnaient le rapport aux moyens de paiement nous avons essayé de diversifier les commerçants interrogés. En effet, il existe des activités réglementées comme les bureaux de tabac. Les prix des produits sont réglementés, ce qui ne laisse pas de marge de manœuvre pour utiliser les Occitans comme des bons de réduction. Dans les restaurants, les pics d'activité intense sont peu propices à la gestion de deux monnaies qui impliqueraient une double caisse. Dans la pharmacie, c'est la faiblesse des transactions en espèces liées à l'utilisation de la carte Vitale et de la carte bleue qui est en cause. A l'inverse, les boulangers gèrent de nombreuses transactions en espèces. Le frein de la double caisse est présent, mais la production étant locale, il peut y avoir un sens à se servir de l'outil, en particulier face aux pains vendus en supermarché.

Le type d'activité est donc un caractère essentiel à notre enquête, car l'utilisation de la monnaie est relativement différente d'une activité à l'autre. Son intérêt économique qui peut découler de l'utilisation d'une monnaie locale est très limité, puisque la fidélisation des clients par le biais de la monnaie locale ne touche qu'une faible partie de sa clientèle.

Type d'activité des commerces interrogés	
Non-acceptants	Acceptants
Hôtel Brasserie	Bien être
Boulangerie Pâtisserie	Artisans
Bar	Artisans
Boulangerie	Artisans
Epicerie	Artisans
Boutique	Bars/Salons Thé
Epicerie	Epicerie
Pharmacie	Arts de la table
Poissonnerie	Pharmacie
Boutique	Tabac
Magasin	
Epicerie	
Restauration	

Nous notons la récurrence de l'artisanat, qui est surreprésenté dans l'échantillon (40%), les artisans ne représentant que 18% des commerces acceptants.

Type d'activité des commerces adhérents	%	Nombre
Prêt à porter	9%	6
Bien être	4%	3
Artisans	18%	12
Restaurants	16%	11
Bars et salons de thé	12%	8
Nourriture (Epiceries, Pâtisserie)	6%	4
Galleries d'art	7%	5
Imprimerie et librairie	6%	4
Vélos	1%	1
Electronique	3%	2
Photos	1%	1
Arts de la table	6%	4
Tatouages	1%	1
Jouets	1%	1
Disquaire	1%	1
Pharmacie	1%	1
Tabac	1%	1
Sport extrême	1%	1
Marché bio de Pézenas	1%	1
Total	100%	68

Les non-acceptants que nous avons interrogés sont aussi divers par leur type d'activité. Nous ne disposons pas pour ceux-là d'une comparaison avec les types d'activité de toute la population des non-acceptants.

## 2.3. Résultats de l'enquête terrain

### i. Vérification de l'hypothèse

#### **L'Occitan présente-t-il les caractéristiques de l'outil convivial ?**

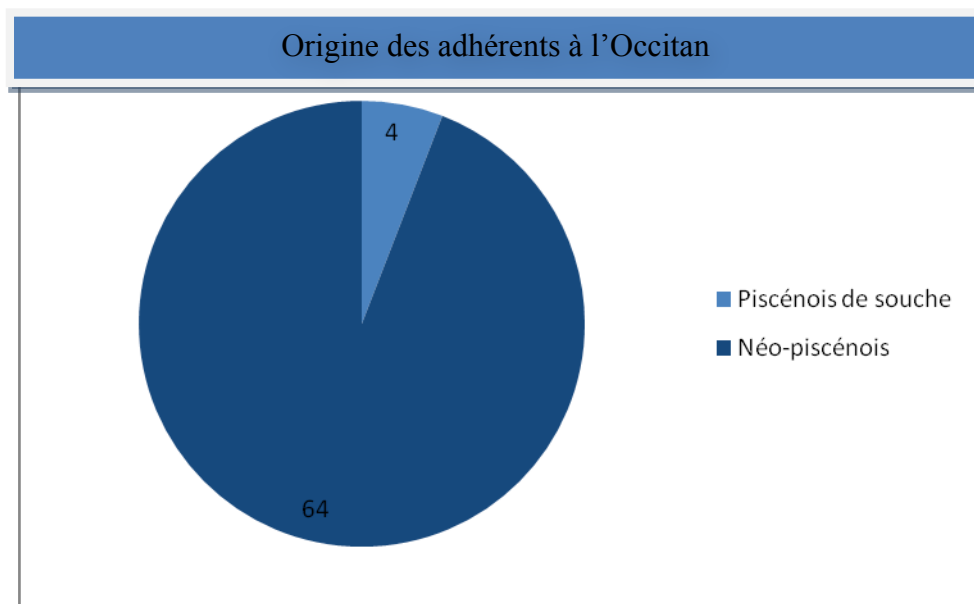
L'Occitan présente les caractéristiques de l'outil convivial. En effet :

- Il a d'abord été créé pour augmenter l'autonomie collective de la communauté par rapport au monopole de la monnaie privée industrielle.
- Il favorise la relocalisation de l'économie vers le centre ville au détriment des grandes surfaces, maillon essentiel du système industriel.
- Il permet le financement de projets locaux d'agriculture par le fonds de dotation
- L'impression des billets se fait dans la communauté, et a pour but de servir la communauté
- Il permet d'avoir un outil monétaire à la mesure de la communauté, et partiellement disjoint des circuits monétaires mondiaux
- Sa gouvernance est ouverte aux adhérents, regroupés dans une association. Le fonds de dotation est une structure juridique qui ne permet pas de recevoir des subventions publiques ou para-publiques, prévenant tout risque de récupération par l'Etat ou les collectivités locales. A terme, on peut penser qu'il existe un risque que la direction de l'association et du fonds de dotation ferment l'accès à la monnaie et que l'Occitan devienne une sorte de carte de fidélité dans un réseau restreint. L'outil ne serait alors plus libre d'accès. Mais en l'état actuel des choses, la menace est bien plus l'absence d'intérêt et de motivation pour la gestion de l'outil ; et la gestion par des experts publics, pendant des experts privés des banques, serait une situation non souhaitable par rapport à la gestion actuelle par des commerçants utilisateurs.

## L'Occitan est-il démocratique ?

Une des caractéristiques de l'outil convivial, nous l'avons vu, est sa maîtrise démocratique par la communauté. Mais ceci suppose un engagement des membres pour fixer et appliquer les règles d'utilisation. Or, et c'est un point confirmé par le fondateur de l'Occitan, les adhérents au projet ne veulent pas s'engager. Ils considèrent qu'ils n'ont pas le temps et que l'implication dans des associations est une perte de temps. Il faut préciser que certains s'étaient engagés dans l'ACAI, l'association des commerçants de Pézenas, et que de nombreux conflits ont éclaté, opposant en particulier les commerçants piscénois d'origine et ceux installés plus récemment, aboutissant à la dissolution récente de l'ACAI. La quasi-totalité des adhérents est donc consommatrice de cet outil, et le voit comme un outil marketing et commercial dont ils peuvent profiter à titre individuel. Le fait qu'ils puissent profiter collectivement est fréquemment mentionné, mais moins que l'intérêt individuel. Nous pouvons toutefois faire remarquer que la présentation de l'Occitan a joué sur l'intérêt de considérer la monnaie comme un instrument marketing, outil de fidélisation, afin d'attirer les participants. Le constat est néanmoins clair, la pratique de l'Occitan n'en fait pas un outil démocratique assimilé et approprié par les adhérents.

### ii. Résultats connexes



Nous remarquons que parmi les acceptants on retrouve moins de commerçants originaires de Pézenas. Cela est cohérent avec les données de notre enquête préliminaire, où le fondateur nous avait indiqué que les piscénois de souche n'étaient que 4 parmi les 68 adhérents. Toutefois, nous avons trouvés des commerces installés non-piscénois d'origine accepter ou refuser l'Occitan. Il s'agit donc d'une explication partielle de l'adhésion ou du refus.

Ascendance piscénoise	
Non-acceptants	Acceptants
6 sont originaires de Pézenas	3 sont originaires de Pézenas
7 ne le sont pas	7 ne le sont pas

L'ancienneté n'est pas un facteur décisif sur notre échantillon même si la majorité des acceptants est installée depuis moins de dix ans. Nous pouvons ici faire l'hypothèse que les plus anciens commerçants ont moins à gagner que les nouveaux à une politique commerciale innovante. Les tabous (c'est-à-dire le fait de toucher à l'argent, sacrée pour des commerçants) sont aussi peut être en jeu, ce qui nous a été suggéré par des adhérents à l'Occitan.

Ancienneté	
Non-acceptants	Acceptants
4 de plus de 30 ans	2 de plus de 30 ans
5 de plus de 10 ans	2 plus de 10 ans
4 de moins de 10 ans	6 de moins de 10 ans

Le sentiment d'appartenance au pays, à la ville, nous semblait important dans la mesure où le nom de la monnaie faisait référence à l'ancienne langue de la région, aujourd'hui pratiquée par les personnes âgées et une très faible partie de la population. Une identification avec la région, sa culture, pouvait attirer vers cette monnaie. Mais à l'inverse, la valorisation du local pouvait en creux signifier le refus des étrangers. L'importance du rôle de la monnaie dans la vie économique et sociale pourrait faire craindre un désir d'autarcie. Enfin, l'utilisation de ce nom pourrait paraître comme folklorique et dévalorisant pour les vrais défenseurs de l'identité locale, même si cela ne semblait pas constituer un motif pour les non-acceptants.

Sentiment d'appartenance à la région	
Non-acceptants	Acceptants
10 Oui	2 Oui
	2 Oui mais pas décisif dans la décision
3 Pas plus que ça	6 Pas plus que ça

Nous pouvons noter qu'il est assez surprenant qu'une monnaie locale, avec un objectif et un intérêt économique local, et une présentation mettant l'accent sur la culture locale avec le nom Occitan, soit finalement plutôt acceptée par des commerçants dont l'attachement à la région est souvent réel mais ne dispose pas de racines anciennes ni d'un sentiment d'appartenance fort. A l'inverse, ceux qui affichent un sentiment plus affirmé n'adhèrent pas au projet.

### Motivations des acceptants

Motivations (retraitement des questions)	Nombre de réponses
Redynamiser le centre ville	9
Idée novatrice	6
Soutenir ceux qui bougent contre les immobilistes	2
Identité locale	2
Circuit court	1

Les adhérents à l'Occitan sont principalement motivés par l'intérêt corporatiste, le fait que l'outil leur sera profitable. Dans une moindre mesure, la redynamisation du centre ville signifie aussi un intérêt d'évoluer dans un environnement dynamique. La motivation de soutenir une idée novatrice est liée à cette volonté de dynamisme, sans doute exacerbée par l'immobilisme perçu des commerçants piscénois de souche et propriétaires.

L'identité locale et le circuit court, motivations plus fondées sur des valeurs, sont quant à elles bien moins présentes. Cela illustre l'écart qui peut exister entre notre analyse théorique et la perception réelle de l'outil « monnaie locale » : il est qualifié comme outil convivial mais peut être très bien perçu de manière beaucoup plus économique. Encore une fois, la stratégie indirecte du fondateur qui a mis en avant les intérêts économiques à court-terme pour les commerçants est en jeu. En communiquant sur l'intérêt économique que les commerçants peuvent y trouver, ceux-ci sont moins portés à penser en termes de valeurs et d'identité.

### Perception de l'Euro

La perception de l'Euro nous a semblé être une caractéristique capable de distinguer les acceptants entre eux, de mieux cerner leur motivation. L'Euro, appelée la monnaie unique depuis ses débuts, est justement l'antithèse de la présence de monnaies locales : unification et fragmentation s'opposent. De plus, les éléments de jugement autour de l'Euro étaient très négatifs. Nous pouvons ainsi citer l'augmentation des prix lors du passage à l'Euro, les polémiques sur la Banque Centrale Européenne (autorité indépendante des politiques, occupée par des experts en économie disqualifiés par leur incapacité à prévoir les crises ; dont l'objectif est la maîtrise de l'inflation des biens et services et non des actifs, et qui ne s'occupe pas du chômage ; enfin qui finance à taux très bas les banques pour les sortir de la crise alors que celles-ci facturent de plus en plus chers les prêts aux Etats souverains). Enfin, le contexte de la chute du cours de l'Euro, l'augmentation des discours politiques sur le retour au Franc et la présence de la question de son bilan dans tous les media durant la période des entretiens que nous avons menés nous conduisaient à penser que les personnes allaient se positionner sur le sujet (avec le risque de se positionner toujours du même côté, ne permettant aucun clivage). A notre grande surprise, l'Euro, même s'il était parfois critiqué pour les raisons ci-dessus, était considéré comme acquis. On ne pouvait raisonnablement pas revenir en arrière, et ce retour n'apporterait pas forcément un mieux. Surtout, l'Occitan n'était pas du tout vu comme une attaque contre l'Euro, mais bien comme un outil complémentaire.

### **Perception du système financier et des banquiers**

Le contexte de la crise financière et des affaires de rémunérations indécentes de la profession financière ont créé une grande demande de renseignements sur la finance, la banque, l'économie et la monnaie. La recherche d'alternatives au système actuel peut aboutir entre autres au développement de monnaies complémentaires. Il s'agissait donc pour nous de vérifier que la monnaie locale s'appuyait sur la tendance « anti banquiers » et « anti finance ». La grande motivation alternative pour nous devait être l'intérêt économique des commerçants : la monnaie locale comme outil de fidélisation, la constitution d'un marché captif, etc.



#### Sentiment anti-banquiers

4 Anti-banquiers

5 sans sentiment anti-banquier

1 Anti "anti-banquiers"

4 commerçants acceptant la monnaie ont exprimé clairement leur sentiment anti banquiers et anti finance, avec une volonté de récupérer le pouvoir sur la monnaie. 5 n'ont pas exprimé d'opinion anti banquiers, et enfin un commerçant a déclaré être anti « anti-banquiers », c'est-à-dire que le remplacement ou la modification structurelle des banques actuelles ne lui semblait pas souhaitable et que de plus les personnes qui le pensaient devaient être folles. Nous avons ici un exemple de la contradiction des motivations au sein même des acceptants. Pour le dernier cas, la motivation de l'intérêt économique prédomine, et à titre individuel de surcroît, ce commerçant déclarant qu'il ne continuerait à l'accepter que si cela fonctionne pour son magasin. Pour les anti-banquiers, l'intérêt privé était un des facteurs, et pour ceux qui n'avaient aucun sentiment anti, il était le principal intérêt.

#### Freins

- Certaines activités ont plus de mal à gérer l'Occitan. Nous avons vu le cas de la pharmacie, des restaurants et des tabacs plus haut. Même pour d'autres activités, la gestion d'une double caisse est vue comme une difficulté supplémentaire dont on souhaite se passer.
- Le manque d'informations et de moyens pour développer le projet est lié au faible engagement des adhérents et au fait que le fondateur a d'autres activités principales en parallèle.
- L'aspect « billet de monopoly » du billet est un facteur important qui nuit à la reconnaissance de l'occitan comme monnaie réelle et crédible. La qualité est meilleure qu'une simple impression, il y a des impressions en relief et un timbre à sec qui permettent de les identifier, mais la perception est nettement différente d'un billet en Euro.
- Le développement de l'utilisation fonctionne en boucles rétroactives, le faible nombre d'adhérents n'incitant pas à acheter des Occitans, ce qui n'incite pas

d'autres commerçants à adhérer. Une dynamique vertueuse peut se mettre en place, mais cela nécessite de franchir un seuil aujourd'hui non atteint.

- Le problème de compréhension de l'outil est le principal problème qui touche l'Occitan. Les commerçants comme les clients n'ont pas d'idée claire sur ce que cela signifie, son utilité et ses objectifs. La confusion entre monnaie, bon d'achat, outil de fidélisation alternatif à une carte de fidélité est permanente. Enfin, la volonté du fondateur de créer à terme une véritable alternative à la monnaie des banquiers (et non une simple monnaie complémentaire) implique une réflexion complexe sur la monnaie elle-même, et par suite d'être capable d'expliquer les mécanismes monétaires et leurs défauts et ensuite de proposer une alternative complète et cohérente. Cela ne permet pas de convaincre une majorité de personnes eu égard à la difficulté de l'exercice.

### **L'Occitan face aux leçons de la littérature sur les expériences de monnaies complémentaires**

- La crédibilité du leadership

Le fondateur de l'Occitan est lui-même commerçant, entrepreneur, et a été président de l'association des commerçants durant un an. Durant son mandat, il avait lancé plusieurs initiatives à succès. Nous pouvons donc considérer qu'il dispose des qualités d'entrepreneur nécessaires au projet. Toutefois, il n'est pas originaire de Pézenas. Dans le contexte de Pézenas, cela lui a fortement nuit : il a ainsi été perçu comme quelqu'un cherchant à gagner de l'argent avec ce système, et non pas comme cherchant l'intérêt général. Il a aussi rencontré beaucoup de difficultés à être compris dans sa démarche et dans son analyse de la monnaie, ce qui a nuit à sa crédibilité et celle de son projet.

- Surplus d'idéalisme et déficit en connaissances élémentaires d'organisation

Nous considérons que ces éléments n'ont pas porté de préjudice majeur à l'Occitan dans la mesure où la stratégie a justement été très pragmatique et indirecte, l'explication des fins dernières du projet étant repoussée. Certains ont tout de même perçu un aspect anti-banquiers

et anti-capitaliste. En tout état de cause, le fondateur nous a paru être plus un homme de terrain qu'un idéaliste.

- Créer à la fois un système social et un système monétaire.
- Qualités de communicant, intelligence créative et pragmatique face aux imprévus
- Excellente connaissance de la région, ses ressources, besoins, spécificités
- Approche par la base : Approche longue et patiente, durant généralement cinq à six ans, nécessitant de convaincre les acteurs locaux. Cette « traversée du désert » nécessite de la persévérance et un grand engagement personnel et financier.

La difficulté de créer un système social est un facteur de l'insuccès actuel de l'Occitan. L'opposition ou la non adhésion de la majorité des commerçants, avec les problèmes liés au contexte piscénois, empêchent de créer la confiance et l'acceptation qui sont à la base de toute monnaie. Au sein même des adhérents, la motivation et l'intérêt pour la gouvernance font défaut, ce qui revient de fait à laisser le fondateur gérer le système monétaire sans système social. Les hommes politiques ne se sont pas non plus intéressés au sujet, ce qui prive le système social d'un autre élément moteur.

En revanche, la faculté d'intelligence créative et pragmatique n'est pas le problème, le fondateur ayant l'idée de positionner désormais l'Occitan comme la monnaie qui fait payer moins cher, à l'aide d'un double affichage de prix en Occitans et en Euro, le prix en Occitan étant plus bas. Il s'agit toutefois d'un procédé commercial indépendant du mécanisme de base de l'Occitan.

La connaissance de la région est dans le cas de l'Occitan bonne, et la monnaie vise bien le problème local de la concurrence entre petits commerces du centre-ville et grandes surfaces de la périphérie.

Enfin, l'approche par la base à la fois choisie (structure de gouvernance avec un fonds de dotation sans possibilité de subvention) et contrainte (refus d'intervenir de la part des collectivités locales, désintérêt des hommes politiques) correspond là aussi à cette traversée du désert, avec peu de motivation générée et de nombreuses critiques. L'investissement personnel est important, et sans aide extérieure le projet, après un an d'existence, est menacé. Un bilan pour le premier anniversaire, en janvier ou février, est prévu.

- La plupart des expérimentations ne visent qu'à développer la solidarité à l'intérieur d'une communauté (ou « *uchi* » selon la terminologie japonaise) sans toucher aux défauts de la structure socio-économique japonaise.

Les motivations des adhérents à l'Occitan correspondent en bonne partie à ce modèle, même si une partie non négligeable a un sentiment anti-banquiers développé. Pour la plupart, un changement structurel n'est pas visé, il s'agit plutôt de dynamiser la communauté (ici le centre-ville) notamment par rapport au monde extérieur qui débute à la périphérie et qui abrite les grandes surfaces.

# Conclusion

La première conclusion significative du travail mené est pour nous la redécouverte d'un pan de l'histoire monétaire très peu connu, celui de l'existence durant des siècles de systèmes de monnaies complémentaires pérennes. La monnaie est un sujet qui prend une place très importante : la construction puis la mise en place de l'Euro depuis la fin des années 80, la guerre des monnaies entre principaux partenaires commerciaux (Etats-Unis, Chine, Japon, Europe). Alors que l'on parle sans cesse de dettes, de déficits, de mouvements de capitaux, de taux de change des devises, et surtout de mondialisation, il semble que l'on a oublié tout un pan de l'histoire économique, qui n'est pas confiné au Moyen-Âge mais atteint l'année 1913 pour les Etats-Unis par exemple (date de l'unification du paysage monétaire avec la création de la réserve fédérale). Nous avons pu le voir, il existe pourtant une véritable panoplie d'outils monétaires disponibles qui permet d'ouvrir le champ des possibles. Comme l'écrit Illich, notre monde moderne a perdu l'utilisation du « précédent comme guide d'action » (2005, *La convivialité*, p455)

C'est le deuxième enseignement principal : l'analyse d'Illich est d'une actualité étonnante. Après avoir restitué une partie importante de sa critique dans notre travail, nous nous demandons pourquoi elle est absente des débats aujourd'hui. Sa radicalité, sa critique de l'Ecole, des médecins et des professionnels en général, les soi-disants « types bien » comme il l'écrit, lui ont sans doute créé beaucoup d'ennemis. Mais sa capacité à créer des concepts compréhensibles et applicables à un grand nombre de situations contemporaines devrait pouvoir animer une critique actuelle du système industriel, qui n'a fait que progresser après la publication de ses ouvrages. Même des mouvements comme la décroissance n'utilisent pas ou peu ses concepts, préférant l'entropie de Georgescu-Roegen notamment. La redécouverte de concepts comme l'outil convivial nous semble de nature à faire progresser la réflexion sur l'après crise de 2007, qui actuellement montre son incapacité à imaginer de nouvelles idées.

Le troisième enseignement, qui découle de l'application de cette critique, c'est le monopole radical de la monnaie moderne. Nous aurions souhaité aller plus loin (voir les limites du travail, ci-dessous), mais les premiers éléments que nous avons indiqués nous permettent d'avoir une conclusion provisoire relativement solide. En effet, l'augmentation des monopoles radicaux impliquent le recours croissant aux marchandises, donc au marché et à la

monnaie. A notre connaissance, Illich n'a pas développé d'analyse sur la monnaie moderne, mais il nous semble aujourd'hui que cette analyse manque et est peut être celle qui a le plus de chances de déboucher sur des actions concrètes. L'appel du gouverneur de la banque de Chine pour un système de monnaie complémentaire au niveau international, la situation économique critique de nombreux pays, celle de la monnaie unique européenne, l'absence de confiance des citoyens dans les institutions financières amènent à penser que des mutations profondes sont proches.

Ces mutations pourraient déboucher sur des monnaies complémentaires, dont notre présentation synthétique n'est pas exhaustive mais permet de comprendre la plupart des mécanismes. L'apport d'illustrations de cas concrets est de nature à crédibiliser ce type de monnaies. Notre conclusion sur sa compatibilité avec la définition d'outil convivial est ambiguë, même si au final nous penchons pour la compatibilité. Cette ambiguïté découle, comme nous l'avons vu, du point bloquant de l'accumulation préalable de richesse pour disposer de monnaies complémentaires. D'autre part, et c'est un point que nous aurions aimé développer plus, ce que défendent une majorité des promoteurs des monnaies complémentaires aujourd'hui, en particulier Lietaer et Kennedy, sont difficilement compatibles avec la vision illichienne. En effet, s'ils en appellent tous à l'histoire pour montrer le précédent des monnaies locales et leur validité, et s'ils argumentent tous deux pour l'introduction du principe de complémentarité dans les sciences humaines et économiques (à l'aide des mêmes références à la physique de Niels Bohr et Heisenberg), il existe des différences fondamentales qui peuvent changer notre conclusion sur le qualificatif d'outil convivial. Pour Illich, les monnaies locales appartiennent à sa vision d'un monde autonome, vernaculaire, mais leur place est marginale, l'autonomie de production de la subsistance étant l'idéal de sa vision. Pour Lietaer et Kennedy, le système industriel a beaucoup de volets positifs, et il ne faut pas une inversion des institutions, une révolution, mais une réforme du système monétaire pour résoudre la majorité des problèmes actuels. En particulier, Lietaer et Kennedy parlent en termes de besoins et de ressources, qui sont pour Illich des mots clés appartenant au monde moderne industriel et à sa logique mortifère. La logique est celle d'une optimisation du système industriel, comme l'indique le graphique débouchant sur la « fenêtre de viabilité ». Les deux visions, nous semble-t-il, se croisent au niveau des moyens tout en partant de présupposés différents. Ils vont aussi vers des idéaux différents, mais toutefois moins éloignés que les présupposés de départ : Lietaer insiste en effet sur la gestion

démocratique, l'autonomie des régions, le respect de l'environnement et la réduction des transports, la relocalisation de l'économie, l'identité culturelle, etc.

Enfin, l'étude de l'Occitan nous a permis de présenter quelques grands enseignements sur le développement concret de ces monnaies locales à travers une présentation d'une partie de la littérature sur le sujet. Malgré les nombreuses spécificités du contexte, et donc la difficulté à tirer des leçons réutilisables ailleurs, on a pu voir combien il est facile de lancer des initiatives de monnaies complémentaires pour essayer de changer la société vers plus de convivialité. A l'inverse, on a aussi pu observer qu'il est très difficile de faire fonctionner ces initiatives, en particulier à cause de ce qu'Illich nomme la paralysie, l'anesthésie des facultés d'imagination et de création de l'homme. Le passage à la société conviviale, auquel Illich n'a pas donné de plans de routes précis, mais des principes proscriptifs généraux, est donc ardu. Mais le mouvement des monnaies complémentaires a un grand mérite, c'est sa diversité et sa constante expérimentation. Ce processus d'essais et d'erreurs est de nature à déboucher sur des solutions pérennes, adaptées au contexte actuel.

## **Limites**

La présentation et la définition de la monnaie que nous avons proposé sont très insuffisantes au regard de la complexité du sujet et des développements possibles. La lecture d'ouvrages de référence en dehors de celui de Plihon ont été sacrifiés à la lecture d'Illich en particulier. Le calcul n'était pas forcément mauvais car c'est par exemple dans une œuvre a priori non essentielle à la compréhension de la critique illichienne, *Le Genre vernaculaire* (2005) que l'on a trouvé une mention des monnaies locales chez Illich. Mais il en résulte un manque important à la fois dans la présentation, qui ne peut apporter beaucoup de contenu de contexte et d'éléments de comparaisons avec les monnaies locales, et surtout, cela limite, faute de contenu, la démonstration de la monnaie moderne comme monopole radical.

Au niveau terrain, on s'aperçoit que la question de recherche est difficile à appliquer. Le nombre et la qualité des entretiens ne permet pas de tirer des enseignements prouvés et significatifs.

# Bibliographie

Amato M., Doria L. et Fantacci L. “Complementary Currency Systems in Historical Perspective” consulté le 10 septembre 2010 sur [http://www.scuola.cafewiki.org/files/Monete\\_Complemetari\\_Amato\\_Fantacci.pdf](http://www.scuola.cafewiki.org/files/Monete_Complemetari_Amato_Fantacci.pdf)

Blanc J. (1998) Les monnaies parallèles. Approches historiques et théoriques. Thèse de Doctorat en Sciences Economiques. Université Lumière Lyon 2.

Braudel F. (2008) La dynamique du capitalisme. Paris, Flammarion. Première édition 1985.

FAO, (1996). « Les leçons de la révolution verte – vers une nouvelle révolution verte » Sommet mondial de l'alimentation, Document d'information technique, 13-17/11/1996, Rome.

Eccles M.S., (1951) Beckoning Frontiers. New York, Alfred A. Knopf *in* [http://contreinfo.info/article.php3?id\\_article=1807](http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1807) « Marriner Eccles : l'inégalité de revenus a provoqué la crise de 1929 (traduction) »

Galbraith J.K., (1954) The Great Crash - 1929, Houghton Mifflin, *in* [http://contreinfo.info/article.php3?id\\_article=1952](http://contreinfo.info/article.php3?id_article=1952), article de Paul Jorion, « 2008 et 1929, la concordance des crises »

Georgescu-Roegen N. (2008), La décroissance – Entropie, Ecologie, Economie. Paris, Sang de la terre. Première édition 1971.

Hayek F. (1990), Denationalisation of Money, Institute of Economic Affairs, “Hobart Special Papers”, 70; trad. Fr. Julien Mendez *in* Tutin C. (2009) Une histoire des theories monétaires par les textes. Paris, Flammarion

Hirota Y. « Les expérimentations de monnaies locales au Japon : les monnaies au service de l'uchi ». Consulté sur [http://altramoneta.noblogs.org/gallery/570/CC\\_Article\\_Hirota\\_V6.doc](http://altramoneta.noblogs.org/gallery/570/CC_Article_Hirota_V6.doc) le 05/09/2010.

Illich I. (2005) Libérer l'avenir *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1971.

Illich I. (2005) Une société sans école *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1971.

Illich I. (2005) Energie et Equité *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1973.



- Illich I. (2005) La convivialité *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1973.
- Illich I. (2005) Némésis médicale *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1975.
- Illich I. (2005) Le chômage créateur *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1977.
- Illich I. (2005) Le travail fantôme *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1981.
- Illich I. (2005) Le genre vernaculaire *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1983.
- Illich I. (2005) Dans le miroir du passé *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard. Première édition 1994.
- Illich I. (2005) Préface au Tome II *in* Œuvres complètes. Paris, Fayard
- Jorion P., (2009) L'argent, mode d'emploi. Paris, Fayard.
- Lietaer B. et Kennedy, M. (2008) Monnaies régionales. De nouvelles voies vers une prospérité durable. Paris, Charles Léopold Mayer.
- Lietaer B, Goerner S, Gomez R et Ulanowicz R. (2009) Quantifying Sustainability: Resilience, Efficiency and the Return of Information Theory. *Ecological Economics*, Vol. 6, Issue 1, March 2009
- Moatti S., *Alternatives Economiques* n° 249 - juillet 2006
- Plihon D. (2008), La monnaie et ses mécanismes. Paris, La Découverte.
- Stodder J. (1998). "Corporate Barter and Economic Stabilization". *International Journal of Community Currency Research*. Vol.2 .
- Stodder J. (2000) "Reciprocal Exchange Networks: Implications for Macroeconomic Stability". Albuquerque, New Mexico: Conference Proceedings, International Electronic and Electrical Engineering (IEEE), Engineering Management Society (EMS).
- Ulanowicz R. (2009) A third window: natural life beyond Newton and Darwin. Templeton Foundation Press. Conshohocken PA